

République Algérienne Démocratique

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية

Populaire.

Ministère de L'enseignement Supérieur
et de la recherche scientifique.

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

Université 8 Mai 45 Guelma.

Faculté des Lettres et des Langues

Département des lettres et de la
Langue française



قالمة 45 ماي 8 جامعة

اللغات و الآداب كلية

الفرنسية اللغة و الآداب قسم

**Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme
de Master en littérature française**

Intitulé :

Les spiritualités féminines dans

« Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré de Paulo Coelho

Présenté par :

SAADANE Darine

Sous la direction de M. OUARTSI Samir.

Juin 2024/2025

Remerciements

Je tiens à exprimer ma sincère gratitude à mon encadrant pour son accompagnement, sa disponibilité et ses précieux conseils tout au long de ce travail.

Mes remerciements vont également à l'ensemble des enseignants du département de langue française pour leur enseignement et leur bienveillance.

Enfin, je remercie les membres du jury qui m'ont fait l'honneur de lire et d'évaluer ce mémoire avec attention.

Darine Saadane

Dédicace :

À mes parents,

Pour leur amour inconditionnel, leur soutien silencieux et leur confiance indéfectible. Rien de tout cela n'aurait été possible sans vous.

À ma sœur Douceline,

Pour sa douceur, sa présence rassurante et ses mots toujours réconfortants.

À mes amies Sara, Randa et Kahina,

Pour leur amitié sincère, leur écoute et leur lumière, dans les jours faciles comme dans les plus incertains.

Ce travail vous est dédié, avec toute ma tendresse.

Résumé du mémoire :

Ce mémoire se propose d'explorer les représentations du féminin sacré dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré* de Paulo Coelho, à travers une lecture littéraire, psychanalytique et philosophique. À travers le personnage de Pilar, le roman met en scène un itinéraire intérieur où l'amour, la foi et la quête de soi s'entrelacent dans une dynamique de transformation spirituelle. Cette quête, qui prend la forme d'un parcours initiatique, interroge la manière dont les structures patriarcales religieuses ont historiquement marginalisé le féminin dans la sphère du sacré.

Mots-clés :

Féminin sacré, spiritualités féminines, religion chrétienne, parcours initiatique, psychanalyse, symboles féminins.

Abstract :

This thesis aims to explore the representations of the sacred feminine in *By the River Piedra I Sat Down and Wept* by Paulo Coelho, through a literary, psychoanalytic, and philosophical reading. Through the character of Pilar, the novel stages an inner journey where love, faith, and the quest for self intertwine in a dynamic of spiritual transformation. This quest, which takes the form of an initiatory journey, questions how patriarchal religious structures have historically marginalized the feminine within the sacred sphere.

Keywords :

Sacred feminine, spirituality feminine, Christian religion, initiatory journey, psychoanalysis feminine symbols.

Introduction générale -----	7
Chapitre 1 : Le féminin sacré et la tradition chrétienne-----	11
1- Le féminin sacré.....	12
1.1.Spiritualités féminines et psychanalyse.....	14
1.2.Le culte de la déesse et de la Terre-mère	19
2- Le poids de la tradition chrétienne.....	22
3- L'image mariale.....	28
4- De la limitation du féminin.....	32
5- Une réconciliation possible.....	34
6- L'unification du sacré féminin.....	36
Chapitre 2 : Le processus d'individuation et la quête du soi féminin-----	39
1. L'imaginaire féminin façonné par l'imaginaire masculin.....	40
2. Un parcours initiatique sous l'égide d'un mentor anonyme.....	42
2.1. Le mentor anonyme.....	44
2.2.La reconquête de l'enfant intérieur.....	46
2.3.L'éveil du désir.....	48
2.4.Spiritualité incarnée : corps, terre et sacré.....	49
3. L'expérience du miracle : foi, prière et présence mariale.....	51
3.1.Le don de la Guérison.....	53
3.2.Le miracle silencieux : vers une femme cosmique.....	56
4. Les symboles féminins et la spiritualité dans le roman.....	57
Conclusion générale -----	60

Introduction générale

La littérature a toujours été le champ des questionnements humains les plus profonds, notamment ceux liés à la spiritualité et à l'identité religieuse. Parmi les œuvres qui explorent ces thématiques, *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré* de Paulo Coelho occupe une place particulière. Ce roman raconte l'histoire de Pilar, une jeune femme qui, à travers un voyage initiatique, se confronte à des interrogations sur l'amour, la foi et la quête de soi. Ce parcours ne se limite pas à une aventure personnelle, il met également en lumière une réflexion sur le féminin religieux, une dimension souvent occultée dans la tradition chrétienne. Nous avons choisi ce roman comme objet de notre étude car il soulève des questions essentielles sur la place du féminin dans la spiritualité chrétienne. En lisant ce roman, on a été particulièrement interpellé(e) par la manière dont Coelho réinterprète le rôle des femmes dans la religion, en opposition aux dogmes traditionnels qui les ont longtemps marginalisées. L'auteur met en avant une spiritualité plus libre, où le féminin sacré reprend sa place. Cette approche nous a poussés à approfondir notre analyse et à explorer la question suivante : Comment se manifestent les aspects du féminin sacré dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré* ?

Ce mémoire se propose donc d'étudier comment le roman met en scène la confrontation entre une religion patriarcale et une spiritualité plus ouverte au féminin. L'analyse s'appuiera sur une approche psychanalytique en mobilisant des auteurs comme Sigmund Freud, Donald Winnicott, Julia Kristeva et Carl Gustav Jung. Dans cette recherche, nous verrons d'abord comment l'imaginaire religieux chrétien a historiquement effacé le féminin, en analysant quelques dogmes et figures féminines sacrées et leur rôle dans la tradition chrétienne. Ensuite, nous explorerons le parcours de Pilar comme un processus d'individuation et de transformation, qui lui permet de retrouver une connexion spirituelle avec le féminin sacré. Ainsi, ce travail s'inscrit dans une réflexion plus large sur la place des femmes dans la religion chrétienne et sur la manière dont la spiritualité peut être repensée. À travers une lecture critique du roman de Paulo Coelho, nous tenterons de comprendre comment le féminin religieux peut être réhabilité et intégré dans une vision plus équilibrée du sacré.

Hypothèse 1 : Le christianisme a historiquement effacé ou marginalisé le féminin de l'espace du sacré

Hypothèse 2 : Le parcours de Pilar est une quête initiatique vers la réappropriation du féminin sacré.

Hypothèse 3 : Le roman de Paulo Coelho renoue avec une vision primitive du sacré, plus proche du « matriarcat originel ».

Pour répondre à cette question, on adoptera une double approche anthropologique et psychologique. On mobilisera également des auteurs majeurs comme Michel Foucault, pour penser les relations entre savoir et pouvoir, Sigmund Freud et Donald Winnicott pour explorer les représentations inconscientes du féminin et les dynamiques de transformation intérieure, et Julia Kristeva dont les analyses sur la spiritualité féminine, la pureté et l'intime permettront d'approfondir notre lecture du parcours de Pilar.

Le mémoire se structure en deux grands chapitres, chacun éclaire une facette de la problématique. Le premier chapitre s'intitule Le féminin sacré et la tradition chrétienne dans le texte de Paulo Coelho. On y analysera la manière dont le roman révèle les mécanismes historiques et symboliques par lesquels le christianisme a effacé ou réduit la place des femmes dans le champ du sacré. On s'intéressera notamment au rôle du guide spirituel de Pilar, à la hiérarchie implicite de leur relation, et à la manière dont la parole religieuse reste façonnée par un modèle patriarcal. Ce chapitre mettra également en lumière la manière dont Pilar tente de se libérer de cette tutelle pour construire une relation plus directe, plus personnelle, au divin.

Le deuxième chapitre, intitulé Le processus d'individuation et la quête de soi, se concentre sur le parcours de transformation intérieure vécu par l'héroïne. On y étudiera comment son rapport à la nature, à la souffrance, au silence et à l'amour constitue une lente réappropriation de son être profond. Cette réappropriation passe par des symboles féminins puissants — l'eau, la lune, la Terre Mère et le culte de la déesse — qui renvoient aux archétypes du féminin universel et aux traditions préchrétiennes. En s'appuyant sur les apports de la psychanalyse et de la philosophie, on montrera comment Pilar, à travers son cheminement, déconstruit les oppositions héritées entre le corps et l'esprit, l'amour et la foi, la maternité, et l'absolu et enfin la culture et la nature auxquelles sont renvoyées dos à dos l'homme et la femme. Ainsi, le roman propose non seulement une critique du modèle religieux dominant, mais aussi une ouverture vers une spiritualité incarnée, libre et intuitive, où le féminin retrouve toute sa profondeur.

À travers cette étude, on cherchera donc à comprendre comment *Sur le bord de la rivière Piedra...* met en scène une quête spirituelle singulière, profondément marquée par une volonté de réhabiliter le féminin dans sa dimension sacrée. On verra que cette réhabilitation ne va pas

sans tensions ni contradictions, mais qu'elle ouvre des pistes fécondes pour repenser le rapport entre genre, foi et transformation intérieure. En explorant ces enjeux, ce mémoire entend contribuer à une réflexion plus large sur la spiritualité féminine contemporaine, en résonance avec les aspirations de celles et ceux qui cherchent une voie plus libre, plus sensible, et plus équilibrée du divin.

Chapitre 1 : Le féminin sacré et la tradition chrétienne

Dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, Paulo Coelho confronte le lecteur à une spiritualité féminine refoulée ou marginalisée par l'histoire du christianisme. À travers le parcours initiatique de Pilar, il interroge la place du féminin dans cette religion et propose une vision alternative, plus intuitive et connectée à la nature. Ce premier chapitre explore donc la manière dont l'auteur construit un imaginaire religieux autour du féminin sacré et comment cette vision se manifeste-t-elle par rapport au modèle patriarcal du christianisme officiel.

1. Le féminin sacré

L'auteur réinvestit dans son roman les conceptions féministes et essentialistes du « féminin sacré » dont le fondement est d'un côté le « matriarcat originel » qui a existé avant le patriarcat des religions abrahamique, et de l'autre côté, les cultes anciens de la déesse liés à l'image de la Terre Mère et à la nature. Cette réactivation remet en question la domination masculine dans la religion, tout en essayant de réconcilier les anciens cultes féminins païens avec ceux de l'Église traditionnelle. L'auteur met en valeur l'idée d'un féminin ancien et sacré, et adopte une vision ouverte qui rassemble plusieurs traditions religieuses du monde : il tisse une spiritualité fondée non sur un dogme unique, mais sur la réconciliation de traditions oubliées, marginalisées ou fragmentées par le patriarcat. Le féminin sacré, tel qu'il apparaît dans le roman, ne se limite pas à une figure religieuse féminine : il représente une énergie créatrice, transformatrice, nourricière, une mémoire spirituelle inscrite dans les corps, dans les émotions, et dans la nature même.

Selon les études sociologiques de Rimlinger et Snyder, le féminin sacré désigne une voie spirituelle alternative, née d'un besoin de réconcilier le corps et l'âme, la femme et le monde, en redonnant place à l'intuition, à la cyclicité, à la Terre Mère comme fondement symbolique. Il ne s'agit pas simplement de croire en une déesse, mais de réintégrer le féminin comme source du sacré, capable de bénir, d'enseigner, de soigner et d'unir. Cette spiritualité se veut poétique et subversive : elle emprunte à la Vierge Marie, à Isis, à Pachamama, à Shakti autant de visages d'une même énergie primordiale. C'est ce que suggère Coelho lorsqu'il écrit à travers les paroles du guérisseur :

Je ne veux pas te faire un cours d'histoire. Si tu souhaites en apprendre davantage là-dessus, tu peux lire le texte que j'ai apporté. Mais sache que cette femme – la Déesse, la Vierge Marie, la Shechinah du judaïsme, la Grande Mère, Isis, Sophia, esclave et maîtresse – se trouve présente dans toutes les religions du monde. Elle a été oubliée,

interdite, travestie, mais son culte s'est maintenu de millénaire en millénaire, pour parvenir jusqu'à nous.¹

Le féminin sacré est une force spirituelle cachée, mais indestructible. Présente dans toutes les traditions religieuses, elle a été dissimulée sous des figures codées, réinterprétée selon les normes patriarcales, ou réduite à des rôles secondaires. Pourtant, son essence demeure vivante, transmise de femme en femme, de rêve en rêve, dans le silence et la résistance. Coelho ne propose pas ici une simple critique du patriarcat religieux, mais une revalorisation symbolique du féminin universel. En mentionnant la Déesse, la Vierge Marie, la Shechinah, Isis ou Sophia, il crée un pont entre les religions, une vision spirituelle unifiée où le féminin est la matrice du divin, non son opposé. Cette approche correspond à ce que les sociologues du sacré féminin appellent *le syncrétisme spirituel féminin*, une manière de rassembler les symboles éparpillés du divin féminin en une seule expérience intérieure. Par ailleurs, le fait de décrire cette femme à la fois comme « esclave et maîtresse » renforce l'idée d'un féminin pluriel, complexe et libre. Elle a connu l'oppression, mais elle détient aussi la puissance. Elle a été réduite en silence, mais elle continue de parler à travers les corps, les intuitions, et les émotions. Elle est à la fois mémoire et avenir, douleur et renaissance. Dans ce cas, *Sur le bord de la rivière Piedra*, devient un chant discret, mais puissant dédié à cette Déesse universelle qui revient dans la conscience des femmes modernes. Pilar, en écoutant son cœur, en laissant couler ses larmes dans la rivière, en s'autorisant à aimer pleinement, devient l'incarnation contemporaine de cette force oubliée. Elle ne cherche pas une religion nouvelle, mais une manière plus profonde, plus vraie, plus incarnée de croire. Dans cette perspective, *Sur le bord de la rivière Piedra*, Coelho imagine leur réconciliation. Il rêve d'un monde dans lequel le sacré ne serait plus vertical et hiérarchique, mais circulaire, fluide et équilibré. C'est ce qu'exprime cette phrase bouleversante de Pilar : « *J'espérai, oui, j'espérai l'entendre proclamer que cet amour était béni par tous les anges, tous les saints, par Dieu et par la Déesse*². ». Derrière sa simplicité apparente, Pilar résume une vision spirituelle profondément subversive et poétique. Pilar ne demande pas seulement une bénédiction religieuse classique. Elle ne se contente pas de l'approbation divine du Dieu patriarcal. Elle aspire à une reconnaissance double, qui inclut le masculin sacré (Dieu) et le féminin sacré (la Déesse). Ce souhait traduit une soif de complétude spirituelle : pour que l'amour soit vraiment sacré, il doit être équilibré, intégral, et béni par les deux polarités

¹ Paulo Coelho, *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, J'AI LU, 87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris, P.81)

² Op.cit. Paulo Coelho, p.130

fondamentales de l'univers. Dans une lecture symbolique, Dieu représente l'ordre, la loi, la transcendance, tandis que la Déesse incarne l'intuition, la nature, la vie incarnée. Bref, la relation du culturel au naturel. Le fait que Pilar veuille que son amour soit reconnu par les deux extrêmes, montre son désir d'un amour total, qui dépasse les oppositions et les hiérarchies, pour embrasser l'union profonde entre le ciel et la terre, le masculin et le féminin, l'âme et le corps. Cette phrase est aussi un acte de résistance silencieux. Dans la plupart des religions monothéistes, seul Dieu (masculin) bénit l'amour, le mariage, la foi. La Déesse en est absente, effacée, niée. En réintroduisant la Déesse dans la prière de Pilar, Coelho propose une autre forme de foi, où le féminin n'est pas marginal, mais partenaire de la création du sacré. Il ne s'agit pas de rejeter le Dieu des religions, mais de lui rendre sa moitié oubliée. Cela rejoint la pensée des spiritualités alternatives, du taoïsme au féminisme spirituel, où l'union du yin et du yang, du féminin et du masculin, est la condition même de l'harmonie cosmique. Pilar incarne donc ici une conscience éveillée, qui réclame un sacré plus juste, plus vaste, plus incarné.

Enfin, cette phrase fait de l'amour humain une voie mystique. Ce n'est pas un simple sentiment ou une émotion : c'est un chemin vers le divin, une expérience intérieure qui mérite la reconnaissance céleste. Chez Coelho, aimer, c'est prier avec le cœur, c'est s'ouvrir à l'invisible, c'est se mettre au service de quelque chose de plus grand que soi. L'amour devient alors un rite sacré, un espace de réconciliation entre les contraires dont l'homme et la femme sont l'incarnation parfaite. Et la bénédiction qu'espère Pilar symbolise la possibilité d'un monde nouveau, dans lequel le cœur, le corps, la foi, le féminin et le masculin marcheraient ensemble, unis et non séparés. Ainsi, à travers une écriture simple mais habitée, Coelho nous invite à reconnaître ce que les traditions matriarcales annonçaient déjà : aux commencements était la femme. Non pas comme figure de domination, mais comme source du lien, du soin, de l'intuition, de la vie. Et si notre monde doit guérir, il ne pourra le faire qu'en réintégrant cette mémoire du féminin sacré, en acceptant de marcher à nouveau, comme il le dit si bien, main dans la main avec la Déesse.

1.1.Spiritualités féminines et psychanalyse

L'évolution de la spiritualité féminine au XX^e siècle ne peut être pensée sans les apports fondamentaux de la psychanalyse, qui a contribué à reconfigurer en profondeur la notion du féminin. Sigmund Freud, dans *La féminité*, avance que « l'instauration de la féminité reste à la merci des troubles provoqués par les manifestations résiduelles de la virilité primitive [...] ce

que nous autres, les hommes, appelons “l’énigme féminine” relève peut-être de cette bisexualité dans la vie féminine ³» (*Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Freud Sigmund, PUF, 1933, p. 199*). Cette déclaration célèbre ne réduit pas la femme à une définition fixe, mais souligne au contraire son caractère fluide, ambivalent, traversé de forces contraires. Le féminin n’est pas une donnée biologique constante, mais un mouvement psychique complexe, entre régression et évolution, entre virilité résiduelle et identité féminine en devenir. Dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j’ai pleuré*, le mystère du féminin est incarné par Pilar, dont le parcours initiatique traverse les contradictions intérieures et les forces opposées : elle est à la fois rationnelle et sensible, amoureuse et spirituelle, douce et déterminée. Ce retour à soi, vécu à travers la douleur, les larmes, le doute et la foi, évoque ce que Freud appelait le « continent noir » de la féminité, une zone psychique inexplorée, mystérieuse et riche, que la raison patriarcale ne peut pleinement saisir (*Freud, La féminité, 1933*). Coelho illustre cette plongée dans l’inconscient féminin à travers la figure de l’enfant intérieur, cette mémoire intuitive qui survit à l’âge adulte. Il écrit : « Nous devons écouter l’enfant que nous avons été un jour, et qui continue d’exister en nous. Cet enfant sait ce que sont les instants magiques. Nous pouvons bien étouffer ses pleurs, mais nous ne pouvons faire taire sa voix.⁴ Cette voix intérieure, que Pilar réapprend à entendre, incarne un savoir non rationnel, enraciné dans le sensible, l’émotionnel et le spirituel. Elle accède peu à peu à une forme de connaissance qui n’est pas transmise par un maître, mais révélée depuis l’intérieur. Lorsqu’elle murmure : « Peut-être est-ce là le langage des anges ⁵ », elle reconnaît cette communication spirituelle subtile, non verbale, qui dépasse les discours établis. Ce « langage des anges » renvoie à une sagesse féminine très ancienne, libre, liée au corps, à l’intuition et à l’imaginaire féminin. Ainsi, le voyage de Pilar devient une relecture poétique et symbolique du féminin comme puissance de transformation : un espace intérieur où la douleur crée la foi, où le silence devient prière, et où le retour à l’enfance permet une renaissance spirituelle. De même, la féminité de Pilar ne s’installe pas dans une forme stable ou idéale : elle est processus, hésitation, reconquête. Elle passe par l’amour, mais aussi par la foi, par la mémoire du corps, par le silence intérieur. Freud parle de l’alternance entre virilité et féminité chez certaines femmes ; Pilar en fait l’expérience lorsqu’elle doit choisir entre sa vie bien rangée, rationnelle, et l’appel de l’amour et du mystère. C’est précisément cette alternance qui devient chez elle une voie spirituelle, un chemin de connaissance de soi. Ainsi, le roman de Coelho lu à la lumière de Freud, révèle que le féminin

³ *Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Freud Sigmund, PUF, 1933, p. 199 (version epub)*

⁴ Op.cit. Paulo Coelho, p.41

⁵ Op.cit. Paulo Coelho, p.124

sacré n'est pas un retour à une essence mythique figée, mais une avancée dans l'inconnu de soi, une descente dans les zones obscures du désir et de la foi. C'est en accueillant ce mystère et non en cherchant à le résoudre que Pilar devient pleinement femme, dans toute la richesse de son ambiguïté et de sa puissance intérieure.

Ensuite, Carl Gustav Jung, dans *Essai d'exploration de l'inconscient*, développe une approche puissante et symbolique du féminin à travers l'image archétypale de la Grande Mère. Contrairement à une représentation figée de la maternité bienveillante, la Grande Mère incarne une puissance ambivalente, capable à la fois d'engendrer la vie et de l'engloutir dans une forme de disparition. Comme il l'écrit : « *Combien différente était l'image archaïque de la matière, la Grande Mère, qui pouvait embrasser et exprimer le sens affectif profond de la Terre Mère*⁶ ». Cette figure n'est donc pas une figure abstraite : elle est une force vivante, un lieu de métamorphoses psychiques et spirituelles. Dans *Sur le bord de la rivière Piedra...*, Pilar vit précisément cette plongée dans le féminin profond, dans cette terre intérieure où coexistent la douleur et la fécondité. L'image de l'eau, omniprésente dans le roman, devient ici une métaphore jungienne : elle symbolise à la fois l'extinction des anciennes identités et la naissance d'un nouveau moi, plus incarné, plus relié à l'intuition, au corps et à l'amour. Lorsque Pilar déclare : « *Je m'imagine dans l'eau, au creux du ventre maternel, où le temps ni la pensée n'existent*⁷ », elle revit une expérience archétypale : celle du retour à la matrice primordiale, au ventre de la Grande Mère. Elle quitte le monde des formes, des rôles, des représentations sociales pour retrouver en elle une mémoire émotionnelle et symbolique, celle d'un féminin antérieur à toute définition culturelle. De plus, Jung insiste sur la nécessité de ne pas réduire ces figures à de simples concepts. Il écrit : « *Les mots deviennent futiles lorsqu'on ignore ce qu'ils représentent [...] ils ne naissent à la vie que si l'on s'efforce de tenir compte de leur numinosité*⁸ ». Autrement dit, ce n'est pas dans l'analyse théorique mais dans l'expérience vivante — intuitive, émotionnelle, incarnée, que l'archétype se révèle. Pilar, dans sa relation à la rivière, à l'amour, à la foi, ne décrit pas le féminin sacré : elle le vit dans sa chair, dans ses doutes, dans ses larmes, dans le mouvement de réconciliation entre sa raison et son désir. Cette numinosité, ce caractère sacré et bouleversant du féminin est précisément ce qui transforme Pilar. Elle n'adopte pas à un dogme religieux nouveau ; elle entre dans un espace de reconnexion, où le divin prend une forme sensible, cyclique, terrestre. Comme Jung le souligne en évoquant le lien entre le culte de la Grande Mère et le symbolisme de l'arbre ou du sang : « *Une réponse sérieuse*

⁶ Carl Gustav Jung, *Essai d'exploration de l'inconscient*, p. 164-165, (version epub).

⁷ Op.cit. Paulo Coelho, p.84

⁸ Op.cit. Carl Gustav Jung, p. 170, (version epub).

aurait exigé une dissertation approfondie sur le symbolisme antique de la mort du dieu, son lien avec le culte de la Grande Mère et de son symbole, l'arbre ⁹». Dans ce sens, l'initiation de Pilar à l'amour et à la foi devient une étape importante, profondément jungien : elle traverse une forme de mort symbolique en abandonnant son ancienne vision du monde pour accéder à une renaissance, où l'union du corps et de l'esprit, du féminin et du sacré, devient possible. En définitive, Jung nous enseigne que le féminin n'est pas une fonction réductible à la biologie ou au rôle social, mais une présence intérieure, archaïque et universelle, porteuse de mystère, de transformation et de liberté. Pilar, en plongeant dans ses eaux intérieures, devient une figure contemporaine de la Grande Mère : celle qui aime, doute, prie, crée et guérit. Et c'est précisément en acceptant cette complexité que le roman de Coelho réactive le pouvoir sacré du féminin — non comme une image figée, mais comme une énergie vivante capable de réconcilier l'âme, le corps et le monde.

Par ailleurs, avec Donald Winnicott, une autre lecture du féminin s'ouvre, centrée non sur la biologie ou le rôle social, mais sur une capacité psychique fondamentale : celle de créer un espace intérieur pour accueillir l'autre, pour intégrer l'angoisse et transformer la souffrance en lien. Dans *Jeu et réalité*, il écrit à propos de l'évolution féminine qu'« une fille [...] peut avoir les caractéristiques d'une fille, être fière de ses seins, éprouver l'envie du pénis, devenir enceinte, être dépourvue d'organes génitaux masculins extérieurs et même posséder un appareil sexuel féminin et jouir d'une expérience sexuelle féminine ¹⁰». Cette citation, en apparence descriptive, révèle une vérité plus profonde : la féminité est un processus, une construction, un devenir. Il ne suffit pas d'avoir un sexe féminin pour « être femme » au sens plein du terme ; il faut passer par une élaboration intérieure, où le corps, la subjectivité et le rapport à l'autre s'unissent dans une créativité psychique.

Dans cette optique, le féminin est envisagé comme un espace potentiel, pour reprendre les mots de Winnicott – cet espace intermédiaire entre le moi et l'autre, entre le réel et le fantasme, où l'individu peut jouer, rêver, symboliser. C'est dans cet espace que se tissent les liens authentiques, que naît la capacité à aimer sans détruire, à recevoir sans se perdre. Pilar, dans *Sur le bord de la rivière Piedra...*, illustre pleinement cette dynamique : elle ne fuit pas ses émotions, ni ses contradictions intérieures. Elle les accueille, les habite, les transforme. Sa traversée de la douleur, amoureuse, existentielle, spirituelle, devient une matrice de sens, un lieu d'engendrement symbolique. Loin d'un féminin figé dans des rôles, elle incarne un féminin

⁹ Op.cit. Carl Gustav Jung, p. 138, (version epub).

¹⁰ Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975, p. 193-194, (version epub)

en acte, en devenir, en création. En outre, on peut dire que Pilar opère un mouvement winnicottien de subjectivation. Elle passe d'un état où elle subit les normes religieuses, les attentes sociales, les douleurs passées, à un état où elle devient auteure de sa propre histoire intérieure. Ce n'est pas un rejet de la tradition, mais une réappropriation. Comme l'enfant qui joue pour apprivoiser le monde, Pilar rejoue son passé, ses croyances, son amour blessé, pour en faire autre chose : un acte de foi renouvelé, une ouverture au mystère, une spiritualité incarnée. C'est là toute la beauté du féminin selon Winnicott : la capacité de porter, non seulement un enfant, mais aussi une mémoire, un imaginaire, une blessure, pour leur donner une forme nouvelle. Ainsi, la spiritualité féminine telle que la déploie Coelho à travers Pilar est résolument winnicottienne : elle repose sur l'accueil, la transformation, la capacité de créer un espace psychique où la foi, le désir et la fragilité peuvent coexister. Le féminin sacré devient alors une puissance de relance et d'intégration, qui ne nie ni le corps ni la douleur, mais les transfigure dans une œuvre intérieure.

Enfin, Jessica Choukroun-Schenowitz, dans son article *La jouissance féminine et le maternel en question* (2021), propose une réflexion essentielle sur le devenir-femme et le devenir-mère à la lumière des apports freudiens et lacaniens. Elle écrit que « *le devenir mère n'est donné d'emblée mais [...] se construit du rapport au langage, au fantasme, à la jouissance et à l'Autre en la figure de l'amour maternel, pour chacune* ¹¹ ». En d'autres termes, la maternité et la féminité ne sont pas des données biologiques ou naturelles, mais des constructions psychiques complexes, marquées par l'inconscient, le langage et le désir. Cette approche éclaire de façon puissante le parcours de Pilar dans *Sur le bord de la rivière Piedra*.... En effet, Pilar ne devient pas simplement femme par amour : elle devient sujet en construisant, peu à peu, une relation singulière au féminin, au corps, à l'Autre, et au sacré. Son évolution n'est pas linéaire : elle traverse le doute, l'ambivalence, la souffrance, pour accéder à une forme de spiritualité qui réconcilie ce que la tradition religieuse avait dissocié, le corps et l'âme, le désir et la foi, la femme et le sacré. Dans cette optique, la maternité symbolique que Pilar découvre à travers sa capacité à accueillir, à aimer, à transformer, n'est pas réduite à une fonction reproductive. Elle devient un espace psychique où se rejoue la question du féminin. Comme le souligne Choukroun-Schenowitz, il existe une part de « jouissance opaque » dans la mère, qui vient contaminer la féminité elle-même, rendant les identifications maternelles et féminines toujours instables. Pilar en fait l'expérience intérieurement : elle ne peut se contenter d'être l'amante ou

¹¹ Jessica Choukroun-Schenowitz, *La jouissance féminine et le maternel en question* (2021), p. 570, (version PDF)

la disciple. Elle doit, à travers ses choix, inventer sa propre manière d'habiter sa féminité, dans un monde encore marqué par les représentations patriarcales. Ainsi, le roman met en scène ce que la psychanalyse appelle le processus de subjectivation : la traversée de conflits, de blessures, de zones opaques, pour émerger comme sujet désirant et croyant. Pilar, en acceptant ses émotions, en honorant ses larmes, et en se tenant debout face à ses incertitudes, témoigne d'une spiritualité incarnée, profondément féminine, mais surtout singulière. Elle n'imité aucun modèle. Elle réinvente sa propre voie à la croisée de l'amour humain et du mystère divin.

Le féminin sacré n'est pas seulement une idée religieuse ou symbolique ancienne (comme la Déesse ou la Terre Mère), mais aussi une forme de spiritualité moderne qui est née avec le mouvement féministe. Plus précisément, il s'agit de spiritualités féminines engagées, qui cherchent à réparer ou à transformer ce que les religions traditionnelles et la psychanalyse classique ont souvent oublié, c'est-à-dire : l'expérience intérieure des femmes. Les spiritualités féministes dont parle le texte sont des pratiques où les femmes cherchent à reconnaître leur propre pouvoir spirituel, en dehors ou à côté des religions patriarcales. Ces pratiques sont souvent liées à la sororité, c'est-à-dire à la solidarité entre femmes, et à des espaces non mixtes (où seules les femmes se réunissent pour partager, guérir, célébrer). Dans les années soixante-dix, pendant la deuxième vague du féminisme, ces espaces ont permis à beaucoup de femmes de reprendre possession de leur corps, de leur histoire, et de leur spiritualité.

1.2. Le culte de la Déesse et de la Terre-mère

« Elle est présente dans le premier chapitre de la Bible, quand l'Esprit de Dieu plane au-dessus des eaux, et qu'il les place au-dessous et au-dessus des étoiles. C'est le mariage mystique de la Terre et du Ciel¹². » (Paulo Coelho, Sur le bord de la rivière Piedra..., p.82)

Cette phrase puissante évoque une image cosmique, profondément spirituelle, où l'eau devient le symbole du lien sacré entre le ciel et la terre. Coelho convoque ici une mémoire biblique — celle de Genèse 1 — pour faire résonner une dimension mystique plus ancienne encore : celle du féminin sacré. L'Esprit de Dieu planant au-dessus des eaux peut être interprété comme l'expression d'un souffle maternel, créateur, fluide — une matrice originelle. Dans la symbolique des traditions païennes, ce type de fusion est représenté par Gaïa (la Terre Mère) et Ouranos (le Ciel), dont l'union donna naissance à la vie. Ainsi, Coelho réactive ce mythe en le reliant à une spiritualité poétique, un mélange de plusieurs traditions religieuses où les symboles

¹² Op.cit. Paulo Coelho, p.82

religieux se parlent et s'épousent. L'auteur ne se contente pas de citer la Bible : il la relit à la lumière d'un imaginaire féminin refoulé, pour en extraire une vision circulaire, moins hiérarchique du divin, « *Elle est présente au dernier chapitre de la Bible, quand ... l'Esprit et l'épouse disent : Viens. Que celui qui entend dise aussi : Viens. Que celui qui a soif vienne aussi, Et que celui qui en voudra reçoive gratuitement l'eau de la vie.*¹³ »

Coelho clôt ce passage par une autre citation biblique tirée de *l'Apocalypse* (22:17), mais il en transforme la portée symbolique. L'épouse, ici, devient l'écho de la Déesse — non plus l'épouse passive, mais la voix qui appelle, la source qui offre "l'eau de la vie". C'est la Terre Mère qui parle, qui invite, qui donne. On retrouve là encore cette idée centrale du féminin sacré comme énergie nourricière, fluide, guérissante. Dans une lecture écoféministe, une spiritualité féminine en lien avec la nature (féminisme écologique), cette "eau de la vie" évoque la connexion entre spiritualité et nature, entre sagesse féminine et écologie sacrée. L'eau est partout dans le roman : elle est larmes, rivière, pluie, brume, mer — elle relie le corps de Pilar à la mémoire du monde, à la mémoire de toutes les femmes. Elle devient un symbole de purification, un baptême intime. Comme le dit Coelho dans un autre passage :

« *L'eau est le symbole du pouvoir de la femme, le pouvoir qu'aucun homme – pour éclairé, pour parfait qu'il soit – ne peut espérer atteindre*¹⁴. »

Dans le récit de Coelho, la figure de la mère ne se manifeste pas comme un personnage concret mais plutôt comme un principe invisible, omniprésent, qui agit en profondeur dans la conscience de Pilar. Ce silence maternel apparent n'est pas une absence, mais une ouverture vers un autre type de maternité, plus archaïque, plus symbolique, que l'on pourrait appeler la Mère cosmique, la Déesse primordiale ou la Terre-Mère. C'est par ce détour que Coelho invite à repenser la féminité non plus comme une fonction sociale (donner naissance, éduquer, soigner), mais comme une force spirituelle matricielle, capable de relier l'humain à l'infini. L'un des passages les plus significatifs à cet égard est celui où Pilar évoque l'eau et son lien au ventre maternel : « *Je m' imagine dans l'eau, au creux du ventre maternel, où le temps ni la pensée n'existent.*¹⁵ »

Ce moment d'introspection poétique n'est pas simplement une métaphore sensorielle. Psychologiquement, il évoque une régression symbolique vers un état de fusion originelle, un

¹³ Ibid. p.82

¹⁴ Ibid. p.82

¹⁵ Op.cit. Paulo Coelho, p. 84

retour à la sécurité semblable à celle du ventre maternel. Pilar entre dans un espace où les limites de l'ego se dissolvent — un état que Jung associerait à l'inconscient collectif et que Winnicott reconnaîtrait comme un besoin fondamental de retrouver « le cadre maternel ». Ce retour au ventre maternel n'est pas un repli mais une étape de transformation : en se plongeant dans cette mémoire primordiale, Pilar commence un profond changement intérieur qui marque le début de sa transformation. Le féminin sacré, en tant que force nourricière et transformatrice, opère en elle silencieusement. L'eau, ici, est donc bien plus qu'un décor : elle devient le symbole vivant de la matrice originelle, du féminin qui enveloppe, contient, protège et métamorphose. L'absence de repères temporels (le temps ni la pensée n'existent) souligne le caractère sacré de cette expérience, en dehors de toute pensée trop logique et du chemin rigide imposé par la tradition religieuse. C'est un moment d'éternité, de connexion à quelque chose de plus grand qu'elle-même : un féminin cosmique, source de toute vie. Dans un autre passage, Pilar s'exprime dans un monologue intérieur qui marque une rupture profonde avec les représentations patriarcales traditionnelles de Dieu : « *Dieu peut donc être femme* », ai-je dit tout bas, pendant que les autres chantaient. « *C'est bien. S'il en est ainsi, c'est Sa face féminine qui nous a appris à aimer.* ¹⁶ ».

Cette déclaration a une portée religieuse et existentielle. Elle constitue un acte de réappropriation : en nommant Dieu au féminin, Pilar brise le silence imposé depuis des siècles par une religion structurée autour d'un Dieu-père Tout-Puissant, hiérarchique et éloigné du sensible. Elle reconnaît que le divin peut aussi prendre les traits de la tendresse, de l'accueil, de la bonté — des qualités longtemps associées au féminin, mais dévalorisées dans la tradition dogmatique. Le fait de murmurer cette phrase tout bas reflète encore l'assimilation de la culpabilité religieuse, comme si cette reconnaissance du féminin divin était encore taboue. Pourtant, elle ouvre une brèche dans l'imaginaire religieux : aimer devient alors un acte sacré, incarné dans la dimension féminine du divin.

Cette révélation rejoint les pensées de philosophes comme Kristeva, qui parle de la mystique féminine comme d'un chemin d'incarnation du divin dans le sensible, loin de la verticalité abstraite d'un Dieu patriarcal. L'amour, ici, n'est plus une simple qualité morale ; il devient un moyen d'accès au sacré, un langage mystique où le corps et l'âme ne sont plus opposés. Enfin, l'une des citations les plus puissantes de l'œuvre exprime la mission spirituelle du compagnon de Pilar :

¹⁶ Op.cit. Paulo Coelho, p. 128

Je savais que ma mission sur la terre, outre de guérir, était d'aplanir le chemin pour que Dieu-Femme fût de nouveau accepté. Le principe féminin, la colonne de miséricorde, allait à nouveau se dresser – et le temple de la sagesse serait reconstruit dans le cœur des hommes.¹⁷.

Ce passage traduit une vision spirituelle résolument créatrice : celle d'un homme qui reconnaît en lui-même et dans le monde le besoin de réhabiliter le principe féminin. La guérison ne passe pas seulement par des prières ou des pratiques spécifiques, mais par la réconciliation intérieure entre le masculin et le féminin. La colonne de bienveillance, image biblique de la tendresse divine, est ici réattribuée à un féminin sacré capable de restaurer la sagesse spirituelle, non pas dans les dogmes mais dans les cœurs. L'image du lieu sacré reconstruit en soi évoque une lumière intérieure, un retour à la spiritualité vécue, émotionnelle, incarnée. Ce discours renvoie aussi à un idéal de transformation collective : le retour du féminin sacré est présenté comme une révolution spirituelle, capable d'apaiser, de guérir, de ramener les humains à une relation plus équilibrée avec eux-mêmes, les autres et la nature. À travers ces citations, on comprend que Pilar ne cherche pas à devenir mère au sens biologique ni amante au sens traditionnel. Elle cherche à intégrer en elle ces forces opposées, à unir l'amour charnel et l'amour spirituel, la puissance créatrice et la douceur protectrice. Elle veut incarner un féminin total, non fragmenté.

Ce processus d'unification intérieure peut être lu à la lumière de la pensée de Winnicott, selon laquelle le féminin n'est pas une simple polarité sexuelle, mais une expérience originelle du lien, de l'enveloppement, de la sécurité. Pour Pilar, il ne s'agit plus de choisir entre la pureté et le désir, mais de comprendre que l'amour véritable les contient tous deux. Le féminin sacré, tel qu'il émerge dans le roman, n'est donc pas une idéologie, ni une opposition au masculin : c'est une voie de réintégration. C'est la puissance douce, cyclique, intuitive et sensible qui permet à l'humanité de se guérir de la coupure entre la matière et l'esprit. À travers l'expérience de Pilar, Coelho nous montre que l'éveil spirituel ne vient pas de l'extérieur, mais d'un retour à soi, à la source matricielle, à l'eau intérieure.

2. Le poids de la tradition chrétienne

¹⁷ Op.cit. Paulo Coelho, p. 199

L'histoire du Christianisme est marquée par une structuration patriarcale où le pouvoir spirituel a été exercé exclusivement par des figures masculines : prêtres, évêques, papes. Cette construction historique repose sur une interprétation centrée sur les hommes des textes religieux, qui a contribué à effacer ou réduire la place des figures féminines du sacré. Dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, la quête spirituelle de Pilar repose sur une tension fondamentale : bien qu'elle cherche à redécouvrir une dimension sacrée du féminin, son éveil passe par l'enseignement d'un homme qui se définit comme catholique « comme je suis catholique ». Ce paradoxe illustre une problématique majeure de l'histoire religieuse et spirituelle : même lorsqu'il est question de spiritualité féminine, l'autorité et la transmission du savoir restent souvent sous contrôle masculin.

L'ami d'enfance de Pilar, devenu guérisseur et prédicateur, est celui qui lui révèle un monde spirituel où le féminin sacré retrouve sa place. Il l'initie à des concepts mystiques, à la puissance de la prière et à une connexion intuitive avec le divin. Pourtant, cette initiation reproduit une structure hiérarchique où le savoir est détenu par un homme et transmis à une femme, ce qui interroge la possibilité d'une autonomie spirituelle féminine. Cet enseignement sous domination masculine maintient un modèle religieux traditionnel. Le rôle du guide spirituel de Pilar est central dans le roman. Dès les premières pages, il est présenté comme un homme qui a découvert la face féminine de Dieu, une voie possible qu'il cherche à transmettre : « *Nous faisons tous des miracles. Jésus a dit : si nous avons une foi de la valeur d'un grain de moutarde, nous dirons à la montagne "déplace-toi !" et la montagne se déplacera*¹⁸. »

Cette déclaration place immédiatement Pilar dans une position d'élève, cherchant à apprendre un savoir caché détenu par un homme. Ce schéma rappelle la structure patriarcale du christianisme, où la connaissance religieuse a toujours été un domaine exclusivement masculin. Dans *Histoire de la sexualité 1*, (1976), Michel Foucault analyse comment les institutions religieuses ont exercé un pouvoir sur les corps et les esprits à travers le contrôle du savoir et du langage. Il explique que la spiritualité chrétienne s'est construite en imposant une hiérarchie stricte, c'est-à-dire celle du Logos du Père :

Il s'agit plutôt d'un thème qui fait partie de la mécanique même de ces incitations : une manière de donner forme à l'exigence d'en parler, une fable indispensable à l'économie indéfiniment proliférante du discours sur le sexe. Ce qui est propre aux sociétés modernes, ce n'est pas qu'elles aient voué le sexe à rester dans l'ombre, c'est

¹⁸ Op.cit. Paulo Coelho, p.156

qu'elles se soient vouées à en parler toujours, en le faisant valoir comme le secret. [...] ¹⁹(p. 51, version epub Extrait de Histoire de la sexualité 1, Michel Foucault, La volonté de savoir, Gillimard. Nous sommes devenus, depuis lors, une société singulièrement avouante. L'aveu a diffusé loin ses effets : dans la justice, dans la médecine, dans la pédagogie, dans les rapports familiaux, dans les relations amoureuses, dans l'ordre le plus quotidien, et dans les rites les plus solennels ; on avoue ses crimes, on avoue ses péchés, on avoue ses pensées et ses désirs, on avoue son passé et ses rêves, on avoue son enfance ; on avoue ses maladies et ses misères ; on s'emploie avec la plus grande exactitude à dire ce qu'il y a de plus difficile à dire ; on avoue en public et en privé, à ses parents, à ses éducateurs, à son médecin, à ceux qu'on aime ; on se fait à soi-même, dans le plaisir et la peine, des aveux impossibles à tout autre, et dont on fait des livres ²⁰

Dans ce cadre, la marginalisation des femmes dans l'Église ne repose pas seulement sur leur exclusion physique (comme l'interdiction de laisser les femmes devenir prêtres), mais aussi sur le monopole du discours religieux par les hommes. Michel Foucault explique que dans *les sociétés modernes*, le pouvoir religieux s'est transformé : il ne se contente plus de réprimer ou d'interdire, mais organise une multiplication infinie du discours, en particulier sur les corps, les désirs, et la sexualité. « *Ce qui est propre aux sociétés modernes, ce n'est pas qu'elles aient voué le sexe à rester dans l'ombre, c'est qu'elles se soient vouées à en parler toujours, en le faisant valoir comme le secret* ²¹ ». Le discours religieux, loin de se taire, produit donc un savoir stratégique : il contraint à la révélation, à la formulation intime, à l'énonciation de soi dans un langage déjà codé par l'autorité. Foucault parle ainsi du dogme de la confession,

Dans l'ordre le plus quotidien, et dans les rites les plus solennels ; on avoue ses crimes, on avoue ses péchés, on avoue ses pensées et ses désirs, on avoue son passé et ses rêves, on avoue son enfance ; on avoue ses maladies et ses misères ; on s'emploie avec la plus grande exactitude à dire ce qu'il y a de plus difficile à dire ; on avoue en public et en privé, à ses parents, à ses éducateurs, à son médecin, à ceux qu'on aime ; on se

¹⁹ *Histoire de la sexualité 1*, Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Gillimard, p. 51, (version epub).

²⁰ Op.cit. Michel Foucault, p.87-88

²¹ Op.cit. Michel Foucault, p. 51

fait à soi-même, dans le plaisir et la peine, des aveux impossibles à tout autre, et dont on fait des livres ²²

Dans *Sur le bord de la rivière Piedra...*, Pilar, bien qu'invitée à s'ouvrir à une spiritualité féminine, reste dépendante des enseignements de son ami. Il s'agit donc d'une spiritualité féminine sous tutelle masculine. L'initiation de Pilar par un homme soulève un paradoxe profond : alors que le roman propose une réhabilitation du féminin sacré, il le fait par l'intermédiaire d'un personnage masculin. Pilar est guidée vers une foi plus libre et plus intuitive, mais toujours sous le regard et l'autorité d'un homme. D'ailleurs, elle ne cesse de lui demander de l'initier aux mystères de sa nouvelle foi en le harcelant au sujet de la Vierge, « *je veux absolument que tu me répondes* », et les paroles de l'homme lui révèlent...

Elle était normale. Elle a eu d'autres enfants. La Bible nous dit que Jésus a eu deux frères. La virginité, pour la conception de Jésus, s'explique par le fait que Marie marque le début d'une nouvelle ère de grâce. Avec elle commence une autre étape. Elle est la fiancée cosmique, la Terre – qui s'ouvre au ciel et se laisse féconder. ²³

À travers cette vision poétique et mystique, l'auteur s'éloigne délibérément des dogmes traditionnels pour offrir une lecture réenchantée de la figure mariale. Marie n'est plus ici cette icône de pureté figée, inaccessible et désincarnée, que l'Église a tant exaltée au fil des siècles ; elle devient une figure cosmique, vivante, proche de la nature et des cycles terrestres. La métaphore de la Terre qui « s'ouvre au ciel et se laisse engendrer » évoque la puissance matricielle du féminin, non dans une logique de soumission, mais dans une dynamique de réceptivité consciente et sacrée. Il s'agit d'un renversement fondamental du paradigme chrétien classique, dans lequel la virginité de Marie a longtemps été utilisée pour nier la sexualité féminine et, plus largement, pour enfermer les femmes dans un idéal de renoncement et de silence. Coelho s'inscrit ainsi dans une tentative de réhabilitation du féminin originel, mais il le fait dans un contexte où le poids de la tradition chrétienne reste omniprésent. L'histoire du christianisme, marquée dès ses origines par une hiérarchisation stricte entre les sexes, a institué un système religieux dans lequel la parole, l'autorité et le pouvoir spirituel étaient réservés aux hommes. Les figures fondatrices – prêtres, théologiens, docteurs de l'Église – sont presque exclusivement masculines. Les femmes, quant à elles, furent longtemps exclues des champs du savoir et reléguées à une fonction de support : elles écoutent, prient, obéissent, mais elles ne

²² Op.cit. Michel Foucault, p. 87-88

²³ Op.cit. Paulo Coelho, p.80

transmettent pas le dogme. Cette exclusion n'est pas seulement sociale ou institutionnelle, elle est aussi symbolique.

La tradition chrétienne a ainsi codé le féminin selon une logique dualiste : Marie est pure et vénérée, Ève est pécheresse et punie. Cette division, qui structure en profondeur l'imaginaire religieux, empêche une véritable autonomie spirituelle féminine de s'épanouir. C'est précisément ce dilemme que traverse Pilar, l'héroïne du roman. En apparence, elle est une femme moderne, indépendante, rationnelle. Pourtant, lorsqu'elle retrouve son ami d'enfance, devenu guérisseur et prédicateur, elle sent naître en elle une aspiration nouvelle : celle d'une foi plus vivante, plus intime, capable de redonner sens à son existence. Mais cette quête intérieure se heurte à une contradiction majeure : c'est un homme qui détient les clés de cette spiritualité retrouvée. Son ami, bien qu'ouvert à la dimension féminine du divin, reste l'initiateur, le guide, le porteur du savoir. Pilar, quant à elle, demeure dans une posture d'attente et de réception. Elle écoute, elle apprend, elle interroge – mais elle ne crée pas le discours spirituel, elle ne l'institue pas. Ce rapport déséquilibré entre les deux personnages reproduit une structure ancienne, propre à la tradition chrétienne patriarcale : la femme accède au sacré par l'intermédiaire d'un homme. Même lorsqu'il s'agit de découvrir une spiritualité féminine, c'est encore un homme qui la nomme, qui la transmet, qui la rend légitime. Cette tension constitue l'un des paradoxes les plus profonds du roman : comment réhabiliter le féminin sacré sans remettre en cause la structure verticale du savoir spirituel ? Pilar cherche à se reconnecter à la Vierge, à prier, à croire de nouveau. Mais dans ce processus, elle reste dépendante de celui qui lui montre le chemin. Elle réclame à plusieurs reprises l'existence de Marie. Ce besoin d'un maître spirituel masculin, même dans un contexte d'émancipation, révèle les traces persistantes d'un conditionnement millénaire.

À ce titre, les analyses de Michel Foucault dans *Histoire de la sexualité* sont éclairantes. Pour Foucault, le pouvoir religieux ne se limite pas à l'interdiction ou à la morale ; il produit du savoir, et ce savoir structure les subjectivités. L'Église, en contrôlant le discours sur la sexualité, sur le corps, sur le salut, a imposé une vision normative du monde – une vision dans laquelle les femmes étaient systématiquement privées de parole et de pouvoir. Le savoir théologique, le droit de nommer Dieu, de commenter les Écritures, de guider les consciences : autant de domaines qui privilégient le masculin. Ainsi, même dans un cadre de foi personnelle, le féminin reste sous surveillance, sous tutelle, soumis à une parole qui le dépasse.

De plus, cette dynamique renvoie à la problématique de la dépendance symbolique. Pilar n'est pas simplement amoureuse de son ami : elle est fascinée par son savoir, par sa capacité à

faire des miracles, par son lien avec le divin. Elle le voit comme un guide spirituel, un initiateur, une figure paternelle investie d'un pouvoir presque mystique. Or, selon les théories psychanalytiques – notamment chez Freud et Jung – cette projection du masculin comme détenteur de la vérité est un mécanisme profondément ancré dans l'inconscient collectif. La femme, dans la culture patriarcale, est souvent amenée à chercher en l'homme une validation de sa propre valeur, une confirmation de son potentiel spirituel. Ce schéma est reproduit dans le roman, malgré la volonté manifeste de Pilar de s'émanciper. Elle doute d'elle-même, elle résiste à ses émotions, elle tente de justifier sa foi – mais elle finit toujours par revenir vers lui, vers sa parole, vers son autorité symbolique. Ainsi, cette tension peut être interprétée comme le signe d'une crise spirituelle plus large : celle de la tradition chrétienne face à l'émergence du féminin.

Le retour de la figure mariale, redéfinie non plus comme vierge intouchable, mais comme fiancée cosmique, porteuse d'une sagesse terrestre profonde, marque une tentative de réconciliation entre le divin et la chair, entre le ciel et la terre. Cette réconciliation est au cœur du roman : elle passe par les larmes, par le silence, par la douleur aussi. Pilar ne devient pas une prophétesse, elle ne prêche pas, elle n'enseigne pas. Mais elle accepte enfin d'écouter sa propre voix intérieure, de faire confiance à son intuition, à sa foi nue. C'est par cette acceptation qu'elle accède à une forme d'autonomie spirituelle. En ce sens, la citation qui ouvre ce développement prend toute sa profondeur : « *Elle est la fiancée cosmique, la Terre – qui s'ouvre au ciel et se laisse féconder.* ²⁴ ». Cette image, loin d'être passive, célèbre une fécondité consciente, une ouverture sacrée à la vie. C'est une vision du féminin comme puissance d'accueil, de transformation, d'alliance entre les forces. Pilar, en réconciliant en elle la raison et la foi, le doute et l'amour, finit par incarner cette figure de la Terre qui s'ouvre non plus pour recevoir un dogme imposé, mais pour accueillir une lumière librement choisie.

Pilar cherche à retrouver une connexion personnelle avec le divin, mais elle doit passer par une autorité masculine pour y parvenir. Le roman semble proposer une alternative au christianisme patriarcal en valorisant une spiritualité plus libre et plus connectée à la nature. Cependant, cette quête reste ancrée dans une relation maître-disciple qui reproduit une inégalité fondamentale. Cette remarque éclaire la position de Pilar : en se laissant guider par son ami, elle accède à un savoir spirituel, mais elle le fait en s'abandonnant à un maître. Son initiation n'est pas un processus autonome, mais un passage obligé par un enseignement extérieur. Ce

²⁴ Op.cit. Paulo Coelho, p.80

moment de doute marque une rupture dans son parcours : elle prend conscience que son éveil spirituel ne peut être complet tant qu'il repose uniquement sur les enseignements d'un autre.

3. L'image mariale

Dans *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré*, Paulo Coelho réinterprète avec subtilité la figure de la Vierge Marie, symbole traditionnel du féminin sacré dans la culture chrétienne. Longtemps perçue comme un modèle de chasteté, d'obéissance et de pureté absolue, Marie représente dans l'imaginaire religieux un idéal inaccessible, séparant la femme vertueuse de la femme pécheresse. Cette dichotomie a profondément influencé la construction psychologique du féminin dans les sociétés chrétiennes, imposant aux femmes une tension constante entre perfection spirituelle et réalité charnelle. Pilar, l'héroïne du roman, est directement confrontée à ce dilemme intérieur : doit-elle se conformer à l'image idéale d'une femme sage, dévouée, soumise aux exigences spirituelles, ou doit-elle suivre son propre chemin, fait d'amour humain, d'incertitude, mais aussi de fidélité à sa propre essence ? Coelho explore ce tiraillement non en opposant brutalement les deux voies, mais en proposant une voie de réconciliation, où le sacré se vit aussi à travers l'amour et l'incarnation.

L'auteur déconstruit l'idéal figé de Marie en lui redonnant une dimension humaine, vivante, cosmique. À travers cette citation :

Elle était normale. Elle a eu d'autres enfants. La Bible nous dit que Jésus a eu deux frères. La virginité, pour la conception de Jésus, s'explique par le fait que Marie marque le début d'une nouvelle ère de grâce. Avec elle commence une autre étape. Elle est la fiancée cosmique, la Terre – qui s'ouvre au ciel et se laisse féconder.²⁵

Coelho s'inscrit dans une vision symbolique, presque mythologique : Marie n'est pas une icône inaccessible, mais une figure de passage, une médiatrice entre la terre et le ciel. Elle devient Terre-Mère, recevant la lumière divine pour féconder le monde, et non plus une femme mise à distance de son propre corps. C'est une manière de réinscrire la Vierge dans l'archétype ancien de la Déesse Mère, où la féminité est célébrée dans son lien à la vie, à la nature, au cosmos. Ce lien profond entre la Vierge chrétienne et la Déesse primordiale est renforcé lorsque le guérisseur explique : « *Dans toute religion, dans toute tradition, elle se manifeste toujours,*

²⁵ Op.cit. Paulo Coelho, p.80

*d'une manière ou d'une autre. Comme je suis catholique, j'arrive à la voir quand je me trouve devant la Vierge Marie. »*²⁶

La Vierge n'est plus une exception chrétienne, mais un visage parmi d'autres d'une énergie féminine universelle, présente dans Isis, dans Shechinah, dans Pachamama. Coelho propose ainsi une spiritualité ouverte à différentes traditions, où la foi chrétienne dialogue avec les anciens cultes du féminin sacré. La grâce de Marie, dans le roman, n'est pas celle d'une soumission passive, mais d'une élévation spirituelle partagée :

En vérité, bien que Marie le portât dans ses bras, c'était Jésus qui la tenait. Le bras de l'enfant, dressé vers le ciel, semblait entraîner la Vierge jusqu'à l'empyrée. De retour à la demeure de son Epoux²⁷.

Cette image renverse la perspective habituelle : la maternité n'est pas seulement biologique ou sacrificielle, elle devient élévation mutuelle, mouvement d'amour et d'élévation réciproque entre le féminin et le masculin. La Vierge est tirée vers le divin non par son effacement, mais par sa communion vivante avec son enfant. De plus Coelho insiste sur la dimension humaine et humble du foyer de Marie et Joseph : « *Marie a eu un époux sur la terre, qui a cherché à démontrer la valeur du travail anonyme. Sans se mettre en avant, c'est lui qui a assuré le toit et la subsistance à son épouse et à son fils pour leur permettre de réaliser tout ce qu'ils ont fait.* »²⁸ À travers cette mise en avant du travail discret de Joseph, Coelho restaure une spiritualité proche du quotidien, faite de gestes simples, de dignité silencieuse, d'amour incarné. Loin d'un modèle de perfection impossible, il propose une vision du sacré inscrit dans la vie ordinaire, où le féminin sacré se manifeste dans l'accueil, la persévérance, la capacité à nourrir la foi au milieu des épreuves.

Chez Émile Zola dans *Lourdes*, la Vierge Marie apparaît comme une figure collective de consolation, un pur symbole de projection psychologique des douleurs humaines. Elle est une image offerte aux foules dévastées par la souffrance physique, morale et sociale. Dans un univers où la foi est souvent réduite à l'attente du miracle ou à l'illusion du soulagement, la Vierge devient un écran blanc, une mère silencieuse sur laquelle chacun projette ses désirs d'être sauvé. Elle ne parle pas, elle ne juge pas, elle accueille les prières sans répondre. Elle est le rayonnement d'une espérance désespérée, d'un besoin vital de croire malgré la déchéance du

²⁶ Op.cit. Paulo Coelho, p. 82

²⁷ Op.cit. Paulo Coelho, p. 101

²⁸ Op.cit. Paulo Coelho, p. 201

corps et de l'âme. Philosophiquement, la Vierge de Zola est donc instrumentalisée par la misère humaine : elle est une icône de l'inaccessible, un idéal de pureté et d'innocence auquel on s'accroche lorsque la vie devient insupportable. Psychologiquement, elle représente le mécanisme de défense face à la brutalité du réel : la foi devient un refuge, une forme d'autosuggestion collective contre la détresse. Mais cette foi, chez Zola, est teintée de tragique : elle est le symptôme d'une humanité blessée, non une puissance de transformation intérieure. À l'inverse, dans *Sur le bord de la rivière Piedra...*, Paulo Coelho réinvente l'image mariale dans une perspective vivante, active et transformatrice. La Vierge n'est plus seulement une icône figée pour le soulagement des âmes en peine ; elle redevient un principe cosmique, un archétype dynamique du féminin sacré. Coelho ne la voit pas comme une simple figure passive de clémence, mais comme la Terre enrichie par le Ciel, la fiancée cosmique qui participe pleinement au renouvellement du monde. La Vierge est une force de vie, une médiatrice entre l'humain et le divin, une expression de l'énergie créatrice féminine.

Dans cette vision, la spiritualité n'est pas la fuite hors du réel, mais l'accomplissement profond de soi-même à travers l'amour, la foi, et la reconnaissance de son désir intérieur. Pilar, en quête d'elle-même, vit la Vierge non comme un idéal à imiter, mais comme un modèle de réconciliation intérieure : celle qui accueille ses propres contradictions : l'amour charnel et la foi spirituelle, la vulnérabilité et la puissance. C'est ce que Coelho exprime notamment à travers cette belle image : « *Elle est la fiancée cosmique, la Terre – qui s'ouvre au ciel et se laisse féconder.*²⁹ ». Ici, la Vierge n'est pas réduite à sa virginité physique, mais comprise comme un symbole d'ouverture spirituelle, d'accueil de la lumière divine au sein même de la matière, du corps, du vécu.

Ainsi, l'image mariale devient chez Coelho un pont entre la Terre et le Ciel, entre l'amour humain et l'amour divin, alors qu'elle demeure chez Zola une projection impuissante d'une humanité souffrante. En ce sens, *Sur le bord de la rivière Piedra...* n'est pas simplement une quête mystique, mais une revalorisation du féminin dans toute sa puissance de création, de transformation et d'amour. Là où Zola voit la Vierge comme l'ultime consolation d'une vie irrémédiablement brisée, Coelho voit dans le modèle marial une invitation à incarner le divin ici et maintenant, dans l'amour, dans le risque, dans la vulnérabilité acceptée.

On ne peut enfin aborder les reprises de l'image de la vierge comme antithèse de la femme pécheresse sans évoquer la première femme, Eve. Depuis les origines du christianisme,

²⁹ Op.cit. Paulo Coelho, p.80

la pensée théologique a établi cette opposition radicale entre Ève et Marie, deux figures archétypales du féminin, qui structurent la vision chrétienne du salut et de la faute. Cette opposition est particulièrement nette dans le poème de Pierre Corneille, qui affirme avec force que : « *L'une ouvre les enfers et l'autre ouvre les cieux*³⁰ » *Poème Ève et Marie*, Corneille. Cette formule résume la division fondatrice : Ève, par sa désobéissance introduit le péché et la chute de l'humanité, alors que Marie, par son obéissance et sa pureté, ouvre le chemin de la libération. Mais dans *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré*, Paulo Coelho propose une lecture plus nuancée et plus intérieure de cette opposition. Il ne s'agit plus de sacrifier l'une et de maudire l'autre, mais de réconcilier les deux dimensions du féminin : la tentation et la délivrance, la chair et l'esprit. À travers le personnage de Pilar, Coelho montre que le chemin spirituel ne consiste pas à effacer la tentation, mais à la traverser et la transfigurer. La femme n'est pas un obstacle au divin ; elle est au contraire le lieu même de la révélation spirituelle.

La femme, par son corps, par l'expérience de la maternité, du sacrifice et de l'amour, incarne la dynamique même de la réconciliation. Ce que le texte souligne à propos d'Ève est fondamental : dès le début, même dans la faute, le projet de la libération passe par la femme : « *Dès le début, nous savions que le Messie, celui qui apporterait la rédemption, sortirait du ventre de la femme dans les douleurs de l'accouchement* ³¹ ». Cette lecture spirituelle de la maternité transforme complètement l'opposition traditionnelle Ève/Marie. Ève n'est plus seulement la coupable ; elle est aussi la matrice de la promesse, la première à porter dans sa chair la douleur et l'espérance du salut. Dans le roman, cette idée est portée par la vision de la Vierge Marie, non comme une figure de soumission triste, mais comme la Terre enrichie par le ciel, une femme pleinement humaine et pleinement divine : « *Elle est la fiancée cosmique, la Terre – qui s'ouvre au ciel et se laisse féconder* ³² ». Ce n'est donc pas la pureté virginale qui sauve, mais l'accueil du divin dans la chair même de la vie, dans l'amour, dans la souffrance, dans l'acceptation consciente de la vocation intérieure.

Coelho dépasse la dualité classique pour proposer une vision unifiée du féminin sacré : la tentatrice et la rédemptrice ne sont pas deux femmes différentes, mais deux aspects d'une même réalité. Toute femme, tout être humain, porte en soi la capacité de chute et la capacité de rédemption. Le sang et l'eau ne symbolisent pas seulement la faute et la souffrance, mais aussi la naissance et la renaissance. Ce que souligne l'article évangélique est également capital : « *Je*

³⁰ Art.cit. https://www.poesie-francaise.fr/pierre-corneille/poeme-eve-et-marie.php?utm_source=chatgpt.com
Poème Ève et Marie, Corneille

³¹ Op.cit. Poème, Ève et Marie, Corneille.

³² Op.cit. Paulo Coelho, p. 80

suis autonome car je reconnais qu'en tant que femme, j'incarne le récit de la rédemption ³³». C'est cette conscience que Pilar découvre progressivement. En acceptant d'aimer, en acceptant ses faiblesses et ses désirs, elle devient le véhicule des miracles, comme le formule Coelho : « *Il suffit d'avoir la foi et d'accepter Dieu. À partir de là, chacun devient Sa voie, et le véhicule de Ses miracles* ³⁴ ». La spiritualité féminine selon Coelho n'est donc pas une négation du corps, ni une soumission passive à une image idéalisée. Elle est un processus de transformation intérieure, une traversée du doute, du désir, de la souffrance, vers une forme d'amour plus grand.

Ainsi, cela rejoint la perspective selon laquelle le féminin sacré n'est pas fixé par la pureté morale, mais par la capacité de traverser l'obscurité intérieure pour donner naissance à une lumière vivante. Ainsi, dans *Sur le bord de la rivière Piedra...*, Ève et Marie ne s'opposent pas : elles se réconcilient dans une spiritualité incarnée, où la femme n'est plus coupable par essence, mais porteuse consciente de la grâce.

4- De la limitation du féminin

La féminité est souvent et inconsciemment limitée soit au féminin maternel, soit au féminin érotique. C'est le cas de Pilar qui confronte le dilemme de vivre pleinement son amour et se fait plaisir dans le rôle de l'amante, mais sans stagner dans la composante érotique (pourtant essentielle à l'équilibre psychologique). Cette féminité, dans la tradition culturelle et religieuse occidentale, a souvent été réduite à deux pôles symboliques : la mère protectrice ou l'amante désirée. Cette limitation, profondément inscrite dans l'inconscient collectif, a figé les représentations du féminin dans des archétypes rigides, empêchant les femmes d'incarner pleinement toutes les dimensions de leur être. Sigmund Freud, dans *La féminité* (1933), avait déjà mis en lumière cette dualité inconsciente, où le féminin est soit sacralisé par l'image de la mère (protection, tendresse), soit érotisé par l'image de l'amante (désir, passion). Dans *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré*, Pilar traverse intérieurement cette tension. Elle cherche à vivre un amour total, sans être enfermée dans l'une ou l'autre de ces catégories. Son chemin initiatique est précisément une tentative de réconcilier en elle le féminin maternel et le féminin érotique, de ne pas choisir entre la pureté protectrice et le désir incarné, mais de les unir dans une vision plus vaste de l'amour. L'eau, dans le roman, devient le symbole puissant de cette quête d'unité. En méditant au bord de la rivière, Pilar éprouve une plongée intérieure dans une mémoire ancienne du féminin :

³³ Art.cit. <https://www.cbeinternational.org/fr/ressource/l%27eau-du-sang-coulait/>

³⁴ Op.cit. Paulo Coelho, p. 148

Nous sommes maintenant complètement enveloppés par l'obscurité et par la brume. Je m'imagine dans l'eau, au creux du ventre maternel, où le temps ni la pensée n'existent. Ses paroles semblent bien avoir un sens, un sens terrible. Je me rappelle cette femme à la conférence. Je me rappelle la jeune fille qui m'a emmenée jusqu'à la place. Elle aussi avait dit que l'eau était le symbole de la Déesse³⁵.

L'eau représente ici le retour au ventre maternel, à l'origine, à l'intemporalité du sacré féminin. Pilar ressent intuitivement que l'essence du féminin sacré ne se limite pas au rôle social de mère ou d'amante, mais plonge dans quelque chose de beaucoup plus profond : la capacité d'engendrer, de porter, de transformer. En reconnaissant que le divin peut porter un visage féminin, Pilar franchit une étape essentielle de son initiation spirituelle : « *Dieu peut donc être femme* » ai-je dit tout bas, pendant que les autres chantaient. « *C'est bien. S'il en est ainsi, c'est Sa face féminine qui nous a appris à aimer* »³⁶. C'est une rupture avec la vision traditionnelle d'un Dieu exclusivement masculin. Le sacré féminin n'est plus seulement associé à la maternité biologique ou à l'amour érotique : il devient source d'amour universel, de création et de lien. Aimer, pour Pilar, ce n'est pas choisir entre chasteté et passion ; c'est entrer dans un espace spirituel où corps, cœur et âme se rejoignent.

Cette révolution intérieure est liée à une renaissance du principe féminin dans la spiritualité humaine. Le compagnon de Pilar, devenu guérisseur, porte lui aussi cette vision transformatrice :

En ce temps-là, j'étais déjà au courant du travail qu'accomplissaient les véritables révolutionnaires de l'Église. Je savais que ma mission sur la terre, outre de guérir, était d'aplanir le chemin pour que Dieu-Femme fût de nouveau accepté. Le principe féminin, la colonne de miséricorde, allait à nouveau se dresser – et le temple de la sagesse serait reconstruit dans le cœur des hommes³⁷

Ici, Coelho fait écho aux grandes traditions mystiques et au mouvement du sacré féminin : l'avenir de la spiritualité passe par la reconnaissance de la polarité féminine du divin, par l'intégration de la tendresse, de l'intuition, de la cyclicité de la vie. Psychologiquement, Pilar n'est donc pas en train de choisir entre être l'objet d'amour érotique ou l'idéal maternel ; elle est en train d'unifier en elle les forces archaïques du féminin : l'eau, comme matrice de la

³⁵ Op.cit. Paulo Coelho, p. 84

³⁶ Op.cit. Paulo Coelho, p. 128

³⁷ Op.cit. Paulo Coelho, p. 95

douceur, le feu du désir lié à la passion du cœur, et l'intelligence émotionnelle qui engendre la force de l'amour spirituel.

Elle ne veut pas être seulement *mère* ou *amante*, mais être femme dans son entièreté, dans la complexité de ses envies, de ses douleurs et de sa foi. Ainsi, *Sur le bord de la rivière Piedra* nous montre que ces limitations du féminin ne sont pas une fatalité. En plongeant dans ses propres eaux intérieures, Pilar apprend que l'amour véritable — l'amour sacré — est celui qui réconcilie le désir et la foi, la tendresse et la passion, la chair et l'âme. Le féminin sacré, ainsi compris, devient une puissance de guérison intérieure et un chemin vers l'unité spirituelle.

5-Une réconciliation possible

Une telle réconciliation s'effectue tout au long de la quête d'une spiritualité féminine autonome à travers la rencontre des contraires. Malgré les contradictions inhérentes à son parcours, l'itinéraire spirituel de Pilar dans *Sur le bord de la rivière Piedra*... ouvre la possibilité d'une réconciliation profonde entre le féminin et le sacré. Si elle débute son chemin initiatique sous la conduite d'un homme, incarnant l'autorité spirituelle traditionnelle, elle parvient progressivement à s'émanciper de cette tutelle pour faire émerger une spiritualité qui lui est propre, intime, intuitive, et enracinée dans son être féminin. Cette évolution ne se fait pas dans le rejet du masculin, mais dans la reconnaissance de sa complémentarité : la véritable transformation de Pilar naît de la tension entre deux polarités, entre ce qui la guide de l'extérieur et ce qu'elle découvre en elle-même. Un passage du roman illustre symboliquement ce basculement intérieur : « *Ensuite, j'ai éteint la lumière et j'ai continué à penser au silence, au bord du puits. C'est dans ces moments où nous ne parlions pas que j'ai compris combien j'étais proche de lui*³⁸. ». Ce moment de silence partagé marque un tournant : ce n'est plus dans les mots de l'autre, ni dans un discours religieux codifié, que Pilar cherche la vérité, mais dans le silence, dans l'écoute d'un lien invisible qui se manifeste entre elle et lui, un lien qui n'est plus hiérarchique mais égalitaire. Le silence devient l'espace sacré dans lequel sa voix intérieure

³⁸ Op.cit. Paulo Coelho, p 91

peut enfin résonner. Elle ne suit plus un chemin tout tracé par l'autorité masculine, mais invente le sien, à partir de cette rencontre avec l'autre, et avec elle-même.

Ce processus fait écho à la célèbre formule de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* : « *On ne naît pas femme : on le devient*³⁹. » *Le Deuxième Sexe*, t. II, « *L'expérience vécue* », Gallimard, 1949 Cette citation, bien que brève, renferme une vérité existentielle fondamentale : la féminité, et par extension ici, la mystique féminine est un processus de construction. Pilar ne naît pas mystique. Elle le devient, à travers une série de choix, de renoncements et de redécouvertes. Elle façonne progressivement une spiritualité qui n'est plus héritée ni imposée, mais assumée dans son propre corps, son histoire, et son désir de transcendance. La spiritualité qu'elle développe est donc le fruit d'un dialogue entre le féminin et le masculin, non dans une relation de domination, mais dans une dynamique de transformation mutuelle. Dès lors, une question fondamentale se pose : est-ce la femme qui vit à l'ombre de l'homme dans ce récit, ou bien l'homme qui, sans l'acceptation du féminin, reste incomplet dans sa propre quête ? Le roman suggère que la rencontre entre l'homme et la femme, loin d'être un simple rapport de pouvoir, est une confrontation féconde entre des polarités qui se répondent, s'équilibrent et se régénèrent. L'homme mystique n'est pas le détenteur exclusif du savoir spirituel : il est aussi celui qui, confronté au féminin, découvre ses propres limites et peut ainsi revisiter son cheminement. Pilar, de son côté, n'est pas seulement l'élève : elle devient le miroir dans lequel le sacré prend une forme plus fluide, plus incarnée, plus intuitive. Elle ne se contente pas de recevoir : elle transforme.

L'analyse des penseurs comme Michel Foucault, Donald Winnicott, Julia Kristeva et Simone de Beauvoir éclaire cette dynamique. Foucault interroge la manière dont le pouvoir s'exerce à travers les discours, y compris ceux de la religion : le savoir spirituel transmis par l'homme à Pilar reste imprégné de cette logique de pouvoir. Winnicott, en revanche, ouvre une autre voie en reconnaissant la primauté de l'expérience subjective, du soin maternel et de l'aire transitionnelle, ce qui fait écho à l'émergence d'un féminin sacré plus originel chez Pilar. Kristeva, avec sa réflexion sur la femme comme sujet de la pureté et de l'intime, et Beauvoir, en posant la femme comme projet, invitent à voir en Pilar non pas un être passif, mais une créatrice de sens.

Ainsi, le roman ne se contente pas de dénoncer l'exclusion des femmes de la sphère spirituelle. Il met en scène un processus complexe d'émancipation, où la spiritualité féminine

³⁹ *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir, t. II, « *L'expérience vécue* », Gallimard, 1949

ne peut advenir qu'au prix d'une rupture douce mais déterminée avec les schémas anciens. En s'éloignant progressivement du modèle initiatique classique, Pilar découvre que sa véritable relation au divin ne passe pas par la soumission à un autre, mais par l'écoute de sa propre voix intérieure. Elle n'efface pas le masculin de son parcours, mais elle cesse de le placer au centre. En fin de compte, *Sur le bord de la rivière Piedra...* propose une vision nuancée : la spiritualité féminine autonome n'est pas un rejet de l'homme, mais l'aboutissement d'un dialogue entre les contraires. Ce n'est qu'en sortant de l'ombre de l'autre, et en cessant de faire de l'un le maître de l'autre que la rencontre devient véritablement sacrée.

6-L'unification du sacré féminin

Dans *Sur le bord de la rivière Piedra...*, Paulo Coelho entreprend un geste théologique et symbolique audacieux : réunir en une seule figure les différentes représentations de la divinité féminine dispersées à travers les traditions religieuses du monde. L'un des passages les plus explicites de cette volonté de réconciliation est formulé ainsi :

Mais sache que cette femme – la Déesse, la Vierge Marie, la Shechinah du judaïsme, la Grandse Mère, Isis, Sophia, esclave et maîtresse – se trouve présente dans toutes les religions du monde. Elle a été oubliée, interdite, travestie, mais son culte s'est maintenu de millénaire en millénaire, pour parvenir jusqu'à nous⁴⁰.

Ce passage fondamental montre que Coelho ne se limite pas à réhabiliter la figure de Marie dans le christianisme. Il met en lumière une structure archétypale universelle, celle de la divinité féminine, que l'on retrouve dans toutes les traditions, sous des noms variés, mais portant les mêmes fonctions symboliques : sagesse, création, fertilité, bienveillance, transformation. La figure féminine divine est à la fois esclave (soumise, effacée par l'histoire patriarcale) et maîtresse (gardienne du savoir, détentrice d'une force sacrée).

Cette vision rejoint les travaux de Carl Gustav Jung, pour qui les archétypes (tels que la Grande Mère, l'Anima ou la Sophia) sont des formes primitives de l'inconscient collectif. Le divin féminin, dans cette perspective, ne se limite pas à une entité religieuse, mais désigne un

⁴⁰ Op.cit. Paulo Coelho, p. 81

principe psychique fondamental, souvent réprimé dans la civilisation occidentale rationnelle et patriarcale. Jung écrivait :

Les mots deviennent futiles lorsqu'on ignore ce qu'ils représentent. [...] Les déesses mères adorées à travers le monde [...] ne prennent vie que si l'on s'efforce de tenir compte de leur relation à l'individu vivant⁴¹.

Coelho illustre cette relation à travers l'expérience intime de Pilar. Celle-ci, en quête d'un amour véritable, redécouvre le sacré non pas dans les dogmes mais dans les expériences incarnées : l'amour, la douleur, la prière, la foi vécue dans le corps. Ce sacré, loin d'être hiérarchisé ou lointain, est présent, lié à la nature, aux émotions, à l'eau symbole du féminin par excellence : « *Pourquoi le symbole de la face féminine de Dieu est-il l'eau ? [...] L'eau est le symbole du pouvoir de la femme, le pouvoir qu'aucun homme – pour éclairé, pour parfait qu'il soit – ne peut espérer atteindre* »⁴².

Ici, Coelho inscrit la puissance féminine dans l'élément naturel : l'eau devient une métaphore de la force vitale, du mouvement intérieur, de la transformation constante, de l'accueil. Cette puissance liquide, souple mais incontrôlable, échappe aux lois rigides du patriarcat religieux qui a trop souvent solidifié le sacré dans des figures masculines figées.

L'unification du sacré féminin chez Coelho est donc subversive et réparatrice. Elle propose une spiritualité où Marie, Isis, la Shechinah, Sophia ne sont plus des entités séparées mais des aspects complémentaires d'un féminin divin total. Il ne s'agit pas d'un mélange spirituel décoratif, mais d'une lecture symbolique profonde : le retour de la Déesse est une manière de guérir la fracture entre la foi et le corps, entre le mysticisme et l'amour humain, entre la transcendance et la matière. Ainsi, Coelho défend une vision non dualiste du divin. En unifiant ces figures, il dépasse l'opposition stérile entre Dieu et la Déesse, entre l'esprit et la chair, entre le masculin et le féminin. Il propose *une vision du sacré unifié*, où les polarités se complètent. L'amour de Pilar devient alors une voie de connaissance, non pas malgré sa dimension corporelle, mais grâce à elle. La foi devient charnelle, le désir devient prière.

Enfin, l'unification du sacré féminin est aussi une résistance politique. Elle remet en cause la confiscation du divin par des structures masculines. Pilar, en renouant avec ce féminin pluriel, devient non seulement amoureuse, mais aussi prêtresse d'une spiritualité oubliée. Son

⁴¹ Op.cit. Carl Gustav Jung, p. 170

⁴² Op.cit. Paulo Coelho, p.82

parcours est celui d'une femme qui réintègre en elle toutes les déesses, pour réapprendre à aimer, à croire et à se libérer.

.

Deuxième Chapitre :

Le processus d'individuation et la quête du soi féminin

Dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, Paulo Coelho met en scène un parcours initiatique marqué par une profonde transformation intérieure du personnage principal Pilar. Cette quête ne se limite pas à un simple voyage physique à travers les paysages des Pyrénées, mais symbolise une métamorphose spirituelle et identitaire, où Pilar est confrontée aux représentations du féminin, souvent façonnées par une pensée masculine dominante.

Le cheminement de Pilar peut être analysé à travers le concept d'individuation, développé par Carl Gustav Jung, qui définit ce processus comme la réalisation de soi par l'intégration des différentes facettes de la personnalité. Dans le cadre de ce roman, ce processus d'individuation se heurte aux dogmes religieux, aux conceptions masculines de la féminité et aux structures du pouvoir qui enferment les femmes dans des rôles prédéfinis. Ce chapitre explorera trois axes majeurs de cette transformation :

1. L'influence de la pensée masculine sur l'imaginaire féminin et la construction des représentations du féminin dans la religion.
2. Le rôle de l'ami guérisseur comme guide initiatique et la manière dont il influence Pilar.
3. La place des symboles féminins et leur rôle dans la quête spirituelle de Pilar.

1. L'imaginaire féminin façonné par l'imaginaire masculin

L'un des enjeux fondamentaux du roman *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, est la manière dont Pilar découvre que sa vision d'elle-même, de la foi, de l'amour et du monde, a longtemps été construite à partir d'un imaginaire masculin intériorisé. Depuis son enfance, elle a appris à lire son propre désir, son identité spirituelle et son rôle de femme à travers le regard de l'autre, c'est-à-dire de l'homme. Cette prise de conscience marque le début de son émancipation intérieure.

Simone de Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, résume cette condition par une formule devenue emblématique : « *On ne naît pas femme, on le devient* ⁴³ » (1949, t. II, "L'expérience vécue", Gallimard). La femme, selon Beauvoir, n'est pas un destin biologique mais une construction culturelle façonnée par des siècles de domination patriarcale. Pilar incarne cette

⁴³ Op.cit. Simone de Beauvoir, (Gallimard)

tension : elle aspire à aimer et à croire, mais se sent incapable, insuffisante, ou coupable comme si l'amour et la foi étaient des privilèges auxquels elle devait être initiée par un homme.

Dans le roman, cette idée apparaît dès les premières pages, lorsqu'elle avoue à son ami : « *Je commençais à oublier. Et tu m'as fait retrouver la mémoire* ⁴⁴ ». Cette phrase montre sa position initiale de dépendance : il est le détenteur du savoir, elle est privée de mémoire. Cette asymétrie est exactement ce que Freud désignait comme le « continent noir » dans *La féminité* (1933), une métaphore du mystère du féminin pour la pensée masculine. Le féminin devient ainsi une terre inconnue que l'homme cherche à nommer, expliquer, maîtriser.

Michel Foucault, dans *Histoire de la sexualité* (1976), approfondit cette logique de pouvoir : « *Ce qui est propre aux sociétés modernes, ce n'est pas qu'elles aient voué le sexe à rester dans l'ombre, c'est qu'elles se soient vouées à en parler toujours, en le faisant valoir comme le secret* ⁴⁵ ». Ce que Foucault dit ici du sexe vaut aussi pour le féminin : la femme n'a pas été réduite au silence, elle a été parlée par d'autres dans des discours saturés de mystique, de morale ou de science, mais rarement dans ses propres mots. Pilar tente de retrouver cette parole perdue. Elle pressent qu'une autre vérité existe, qu'elle est en elle, mais encore voilée : « *Je m'imagine dans l'eau, au creux du ventre maternel, où le temps ni la pensée n'existent* ⁴⁶ ». L'eau devient ici le symbole du féminin originaire, matriciel, antérieur au langage patriarcal.

Dans *Le Génie féminin* (1999), Julia Kristeva écrit : « *Aujourd'hui, le terme de "génie" me paraît désigner des aventures paradoxales, des expériences singulières et des excès surprenants qui surgissent malgré tout dans notre univers de plus en plus standardisé* ⁴⁷ ». Pilar incarne cette figure féminine contradictoire, à la fois silencieuse et en transformation. Elle ne rejette pas le discours masculin, mais elle apprend à faire entendre sa propre voix au-delà de celui-ci. Elle devient une femme de l'intérieur, et non de l'imitation. En cela, elle rejoint la définition que Kristeva donne du génie : non pas une supériorité, mais une différence radicale qui résiste à l'uniformité.

Le roman propose une lecture critique de la manière dont les traditions religieuses ont forgé une image du féminin qui reflète moins l'expérience des femmes que le besoin masculin de classification et de contrôle. Pilar découvre peu à peu que les figures féminines dans la

⁴⁴ Op.cit. Paulo Coelho, p. 220

⁴⁵ Op.cit. Michel Foucault, p.51

⁴⁶ Op.cit. Paulo Coelho, p. 84

⁴⁷ *Le Génie féminin* (1999), Julia Kristeva, p. 9, (version epub)

religion (la Vierge Marie, Ève, Marie-Madeleine) ont été représentées selon des schémas opposés: la sainte ou la pécheresse, la mère ou la tentatrice.

Christine de Pizan, dès le XVe siècle, dénonçait cette exclusion dans *La Cité des Dames* : « *Si les femmes avaient écrit l'histoire et les livres de religion, elles auraient certainement représenté autrement leur propre condition* ⁴⁸ » (1405). Coelho semble reprendre ce constat dans son roman, lorsqu'il fait dire au guérisseur :

Sache que cette femme – la Déesse, la Vierge Marie, la Shechinah du judaïsme, la Grande Mère, Isis, Sophia – se trouve présente dans toutes les religions du monde. Elle a été oubliée, interdite, travestie, mais son culte s'est maintenu de millénaire en millénaire, pour parvenir jusqu'à nous ⁴⁹.

Cette énumération réhabilite un féminin sacré pluriel, transversal, enfoui sous les dogmes patriarcaux. Pilar comprend alors que le divin ne se limite pas à l'image du Dieu-Père. En déclarant : « *L'une des faces de Dieu est la face d'une femme* ⁵⁰ », elle ne déshonore pas la foi : elle l'élargit. Elle restaure une polarité oubliée, une symétrie brisée. Cette déclaration est aussi une manière de réaffirmer l'expérience spirituelle féminine comme légitime, incarnée et fondée sur l'amour, non sur la soumission. L'expérience mystique, chez Coelho, ne passe pas par le sacrifice du corps, mais par sa reconnaissance comme lieu de passage vers l'absolu.

Pilar n'attaque pas frontalement l'Église, mais elle lui oppose une forme de foi plus ancienne, plus intime, dans laquelle le féminin n'est pas nié mais révélé. Elle devient, pour reprendre les mots de Kristeva une figure « d'aventure paradoxale » : celle d'une femme qui, à travers le silence, la douleur, la sensualité et la foi, redéfinit ce qu'est une mystique moderne. Elle se fait sujet de sa croyance, et non objet d'un récit écrit par d'autres.

2 – Un parcours initiatique sous l'égide d'un mentor anonyme

Le roman *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré* de Paulo Coelho est traversé par un récit initiatique où l'héroïne, Pilar, s'éloigne progressivement d'une vie figée dans le confort matériel et les certitudes religieuses pour entrer dans une quête intérieure marquée par l'ambiguïté, le doute et la renaissance. Ce cheminement est celui d'une transformation lente et profonde, une traversée de l'âme, où chaque étape devient une

⁴⁸ Christine de Pizan, *La Cité des Dames*, (1405)

⁴⁹ Op.cit. Paulo Coelho, p. 81

⁵⁰ Op.cit. Paulo Coelho, p. 89

expérience liminale, entre la mort symbolique de l'ancien soi et l'émergence d'un être nouveau, plus libre, plus authentique.

Un parcours initiatique est un processus de transformation profonde par lequel un individu traverse une série d'épreuves, de ruptures et de révélations qui le conduisent à une nouvelle forme d'existence, plus éveillée, plus authentique. Il implique trois moments fondamentaux : une séparation d'avec l'ancien monde, une transition faite d'incertitude et de remise en question, et enfin une réintégration, où le sujet, transfiguré, revient à lui-même avec une conscience élargie. Ce chemin n'est pas linéaire, il est rythmé par des régressions, des résistances, des silences, des blessures – autant de passages obligés pour rompre avec les schémas conditionnés et accéder à une vérité plus intérieure.

Dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, Pilar vit cette traversée existentielle. Elle quitte sa ville, Saragosse, son emploi, son quotidien sécurisé et prévisible. Elle entre dans une zone de transition où l'ancien ne suffit plus, mais où le nouveau n'est pas encore clair. Ce geste inaugural – quitter ce qui la rassure – marque la première étape du parcours initiatique : la séparation.

Mais cette rupture ne se fait pas sans douleur. À plusieurs reprises, Pilar exprime son désir de retour : « *Je dois rentrer à Saragosse*⁵¹. » Cette phrase, répétée à divers moments du récit, devient le symptôme d'un tiraillement intérieur. Elle est encore liée à sa vie passée, à la stabilité matérielle et sociale, à un confort qui lui évite de se confronter à elle-même. C'est ici que commence la lutte véritable : non plus contre un ennemi extérieur, mais contre la peur intérieure, contre ses résistances, ses doutes, son attachement à des repères imaginaires. Dans cette perspective, le danger ne réside pas dans le monde extérieur, mais dans le refus de changer, dans l'évitement du vrai questionnement.

Il apparaît, en effet, avec une clarté toujours plus aveuglante, que ce ne sont ni la famine, ni les tremblements de terre [...] mais que c'est bel et bien l'homme qui constitue pour l'homme le plus grand des dangers⁵². L'homme à la découverte de son âme, p. 505

Révélant que le plus grand obstacle à la transformation, c'est la peur de soi-même, la peur de la liberté, la peur de vivre selon son désir véritable. Pilar hésite parce qu'elle pressent

⁵¹ Op.cit. Paulo Coelho, p.26

⁵² Carl Gustave Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, p. 505

que ce qu'elle s'apprête à vivre exigera d'elle un renoncement profond, une mise à nu. C'est une peur d'abandonner une image d'elle-même – celle d'une femme raisonnable, responsable, conforme à ce que la société attend d'elle. Mais cette image, aussi solide semble-t-elle, est en réalité un masque. Sa vie d'avant est une forme d'extinction intérieure : elle vit, mais ne vibre plus.

L'éloignement géographique est donc aussi un éloignement symbolique : en quittant son environnement familial, Pilar commence à se détacher de ses automatismes. Elle entre dans un désert intérieur, un espace de vide où elle doit apprendre à désapprendre. Ce vide est à la fois effrayant et fécond, car il contient la possibilité d'une nouvelle naissance. L'épreuve du seuil, dans ce contexte, n'est pas un acte héroïque spectaculaire : c'est une lutte intime, silencieuse, souvent invisible, mais essentielle. C'est la lutte contre le confort de l'ignorance, contre l'habitude d'endormir son propre désir. En choisissant de ne pas rentrer à Saragosse, Pilar franchit ce seuil : elle choisit l'inconnu, le tremblement, l'instabilité – tout ce qui ouvre un espace pour la vérité.

2.1 – Le mentor anonyme

Dans tout parcours initiatique, une figure de guide ou de passeur accompagne l'initié vers une transformation intérieure. Toutefois, dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, cette figure est profondément réinterprétée. L'ami d'enfance de Pilar, devenu guérisseur et porteur d'un savoir spirituel, tient bien le rôle de mentor, mais de manière délibérément décentrée. Il ne domine pas le récit. Il est là sans être là, présent sans s'imposer, initiateur sans autorité patriarcale. Il ne porte pas de nom : cette absence d'identification explicite est hautement symbolique.

Dans la tradition initiatique classique, le maître est celui qui instruit, oriente, désigne la voie. Ici, l'homme ne transmet pas une doctrine rigide ; il ouvre un espace d'écoute et de questionnement. Son anonymat fonctionne comme un acte de retrait symbolique du masculin dominateur : il ne se présente pas comme un prophète ou un prêtre, mais comme un être humain en quête, lui aussi, de vérité. Ce choix narratif de Coelho permet de neutraliser le risque de reproduction d'un schéma patriarcal celui où l'homme enseigne et la femme reçoit. Il ne délivre pas la vérité. Il accompagne Pilar jusqu'à ce que la vérité émerge en elle. Il lui dit, à propos du miracle et de la foi : « *Nous faisons tous des miracles. Jésus a dit : si nous avons une foi de la*

*valeur d'un grain de moutarde, nous dirons à la montagne : 'déplace-toi !' et la montagne se déplacera*⁵³. »

Loin de lui conférer une autorité exclusive, il rétablit une puissance spirituelle partagée, ouverte à tous, y compris à Pilar. Elle n'est pas initiée par lui ; elle se révèle grâce à sa présence non intrusive. Cette attitude du guide rejoint profondément le processus d'individuation. Il n'est pas là pour résoudre les conflits de Pilar, mais pour faire surgir, par le doute, la solitude et parfois le silence, les conditions de sa propre révélation. À plusieurs moments du roman, il s'absente. Il laisse Pilar dans l'attente, la confusion, voire la souffrance. Mais cette absence est nécessaire. Car dans toute initiation authentique, il vient un moment où l'initié doit se retrouver seul face à lui-même, pour faire émerger une réponse singulière, irréductible aux modèles hérités. Pilar ne peut plus compter sur un dogme, ni sur une autorité extérieure. Elle doit écouter sa propre voix. C'est ce que symbolise l'épreuve du silence :

Nous sommes silencieux – et cela est un signe. Je viens à peine de remarquer que nous gardons le silence, quand il se lève pour aller chercher une autre bouteille de vin. Nous sommes silencieux. J'entends le bruit de ses pas alors qu'il revient vers le puits près duquel nous sommes assis depuis plus d'une heure, à boire et à regarder le brouillard⁵⁴.

Ce silence devient lieu de transformation, d'écoute de l'inconscient, de dialogue avec le mystère. Le guide a ouvert la porte, mais c'est elle qui entre. Sur le plan psychologique, cette configuration met en lumière une nouvelle forme de transmission : non plus hiérarchique, mais horizontale ; non plus verticale et patriarcale, mais dialogique, intérieure. Il ne s'agit plus d'un maître qui détient un pouvoir, mais d'un homme qui accepte de ne pas occuper tout l'espace du sens. Ce retrait est fondamental pour que le féminin puisse émerger dans sa propre lumière.

Le guide, en se taisant, en se retirant, en refusant d'expliquer parfois, respecte ce qui doit se vivre dans le secret du cœur. Lorsqu'il invite Pilar à écouter la terre, il ne lui dicte rien. Il suggère : « *Regarde la terre qui nous entoure, m'a-t-il dit. Couchons-nous sur le sol pour sentir battre le cœur de la planète.* »⁵⁵ Sur le bord de la rivière Piedra..., p.53 Ce geste est initiatique, mais il n'est pas doctrinal. Il propose une expérience directe, sensorielle, intime. Loin des dogmes et des dogmatismes, Pilar est ainsi appelée à sentir le sacré dans la matière même, dans son propre corps, dans la nature.

⁵³ Op.cit. Paulo Coelho, p.156

⁵⁴ Op.cit. Paulo Coelho, p.77

⁵⁵ Op.cit. Paulo Coelho, p.53

Son parcours, dès lors, ne se construit pas contre le masculin, mais dans une autre forme de relation à lui : une relation d'équilibre, de non-domination, d'égalité essentiel. Le guide est celui qui s'efface pour qu'elle naisse à elle-même. Il incarne une figure masculine déssexualisée, désarmée, désacralisée, et pourtant lumineuse. Il n'impose pas une vérité : il incarne une présence qui permet à l'autre de devenir sujet. En ce sens, le guide n'est pas le centre du récit spirituel. C'est Pilar qui en est le cœur battant. Et c'est parce que le masculin a su s'effacer, se retirer, se taire, que le féminin peut advenir dans toute sa plénitude. Ainsi, l'anonymat du mentor, son effacement progressif, son humilité devant le mystère, permettent à Pilar de devenir non pas disciple, mais maîtresse de sa propre transformation.

2.2 – La reconquête de l'enfant intérieur

L'une des étapes les plus décisives du parcours initiatique de Pilar est la réintégration de son enfant intérieur. Ce retour symbolique ne correspond pas à une régression, mais à une forme supérieure de connaissance, une reconnexion à la dimension originelle, intuitive et vivante de l'être. Dans le roman, cette figure de l'enfant devient la clef d'une transformation spirituelle authentique, car elle permet à Pilar de sortir de l'armure rationnelle et du conditionnement religieux pour réapprendre à voir, à sentir, à croire.

Le motif de la renaissance intérieure apparaît explicitement à travers cette citation fondamentale : « *Si nous ne naissons pas à nouveau, si nous ne parvenons pas à regarder à nouveau la vie avec l'innocence et l'enthousiasme de l'enfance, alors la vie n'a plus de sens*⁵⁶. »

Pour le sens profond de l'initiation, il ne s'agit pas simplement de changer de croyance ou de mode de vie, mais de renaître psychiquement, c'est-à-dire de se délivrer de tout ce qui, au fil du temps, a figé l'être dans des peurs, des habitudes, des dogmes. Pilar, en redécouvrant l'enfant en elle, retrouve cette capacité d'émerveillement qui précède le langage structurant de la religion. L'enfant ne juge pas, il ressent. Il ne conceptualise pas le divin, il le perçoit. La deuxième citation renforce cette idée : « *Si nous écoutons l'enfant qui habite notre âme, nos yeux brilleront à nouveau.* »⁵⁷

L'image du regard qui brille évoque la clarté retrouvée, la lucidité douce qui provient non pas de la raison, mais de la réintégration d'une dimension affective et existentielle

⁵⁶ Op.cit. Paulo Coelho, p.41

⁵⁷ Op.cit. Paulo Coelho, p.42

profonde. Le regard lumineux est celui de la personne qui voit au-delà des apparences. En écoutant l'enfant intérieur, Pilar retrouve cette pureté de perception qui lui avait été retirée par le poids de l'éducation morale, religieuse et sociale.

Sur le plan psychanalytique, cette revalorisation de l'enfant intérieur s'inscrit dans l'archétype du « puer aeternus » évoqué par Carl Gustav Jung : l'enfant éternel est celui qui, dans la psyché, représente le renouveau, la possibilité de transformation, et surtout l'unité retrouvée entre l'instinct, l'émotion et la conscience. Dans *L'homme à la découverte de son âme*, Jung affirme que l'homme est son propre danger, justement lorsqu'il ne sait plus écouter cette voix intérieure, intuitive, qui est la source de son humanité profonde.

Pilar, en renouant avec cet enfant, commence à se libérer des attentes externes. Elle n'est plus la femme qui attend un salut venant de l'extérieur, d'un homme, d'un Dieu patriarcal, ou d'une institution. Elle devient sujet de son propre mouvement intérieur, guidée non plus par la peur de l'erreur ou du péché, mais par la confiance dans ce qu'elle ressent au plus profond. Ce processus psychique peut être lu comme une véritable désidentification : elle cesse d'être la femme façonnée par l'idéologie mariale (chaste, silencieuse, effacée) pour redevenir vivante, sensible, animée par ses émotions, ses désirs et ses intuitions. En cela, l'enfant intérieur n'est pas un refuge, mais un fondement : il représente une sagesse première que les discours religieux avaient oubliée, voire réprimée.

De plus, cette transformation rejoint la pensée d'auteurs comme Nietzsche, qui voyait dans l'enfant le dernier stade du dépassement de soi (le surhomme nietzschéen est celui qui, après la révolte, retrouve la capacité de dire un "oui" à la vie). De même, dans une optique plus existentielle, l'enfant représente pour Pilar ce qui ne ment pas, ce qui ne triche pas, ce qui perçoit avec le cœur avant de juger avec la raison. C'est à ce niveau-là que la foi renaît : non plus comme dogme appris, mais comme confiance vécue, comme relation directe au sacré.

Ainsi, la réintégration de l'enfant intérieur marque une bascule : Pilar ne se bat plus contre l'extérieur, mais elle descend en elle, dans ce lieu de pureté première, pour réapprendre à croire, à aimer et à exister autrement. Cette innocence reconquise n'est pas naïveté, mais force. Elle lui donne le courage de croire encore, malgré les blessures, les abandons, et les silences du divin. C'est cette reconquête de l'enfant intérieur qui fait d'elle une femme cosmique : non pas parce qu'elle sait tout, mais parce qu'elle ressent tout, avec la liberté et la transparence de l'enfant qui n'a pas encore été blessé par les lois du monde.

2.3-L'éveil du désir

L'éveil du désir chez Pilar dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré* constitue l'un des moments les plus forts et les plus subtils du roman. Il ne s'agit pas d'un simple éveil sensuel, mais d'un basculement intérieur profond, où se rejoignent pulsion, amour, foi et renaissance identitaire. Dans un univers imprégné d'une éducation religieuse rigide et patriarcale, Pilar avait appris à disjoindre le désir de la spiritualité, à opposer le corps à l'âme. Pourtant, son parcours initiatique la conduit à faire de ce désir un espace sacré, une forme de prière incarnée. Lorsque Coelho écrit : « *Le barrage s'était rompu, l'amour inondait mon âme, et je n'en étais plus maîtresse. [...] Je ne pouvais plus voir la vie à travers ses yeux* ⁵⁸ », il donne au désir la forme d'un courant vital libérateur. Le "barrage" symbolise la répression, les interdits enracinée, la peur de ressentir. Or, cet amour qui inonde l'âme n'est pas réductible à une passion charnelle : c'est un principe de transformation. Pilar rejette ici "l'Autre" en elle — celle qui obéissait, qui se protégeait, qui se taisait. Elle renonce à son double rationnel pour épouser la force de vie qui l'habite. Ce basculement intérieur se traduit aussi corporellement. Dans une scène où elle s'éveille dans les bras de l'homme qu'elle aime, Pilar dit : « *À mon réveil, ses bras entouraient ma poitrine. [...] Il m'a embrassée. [...] Il faut que je rompe radicalement avec mon passé.* ⁵⁹ », L'acte d'amour devient ici une initiation symbolique. Ce n'est pas une scène de séduction : c'est un rite de passage. Le corps n'est plus honteux ou pécheur, il est le lieu de l'union, de l'abandon, de la vérité. Pilar comprend que pour aimer pleinement, elle doit « couper les ponts » avec celle qu'elle était — la femme soumise aux dogmes, qui confondait chasteté avec foi, silence avec vertu. Mais ce désir ne nie pas la spiritualité. Bien au contraire. Coelho écrit encore : « *J'ai ressenti un désir intense de prier [...] mon âme était agenouillée aux pieds de Notre-Dame* ⁶⁰ ». Cette phrase, saisissante, illustre l'union profonde entre l'éveil du corps et celui de l'âme. La sensualité n'exclut pas la prière, elle en devient le prolongement. Pilar prie avec tout son être : non plus dans le rejet du corps, mais dans son acceptation. Cette redécouverte du divin dans la chair rejoint les grands courants mystiques qui, de Thérèse d'Avila à Maître Eckhart, ont affirmé que l'amour véritable conduit à Dieu — y compris lorsqu'il passe par le désir.

Cependant, cet éveil peut être lu à la lumière de Freud, pour qui le désir refoulé particulièrement chez les femmes élevées dans un cadre moral strict, revient toujours sous une

⁵⁸ Op.cit. Paulo Coelho, p.106

⁵⁹ Op.cit. Paulo Coelho, p.94

⁶⁰ Op.cit. Paulo Coelho, p.107

forme symbolique. Mais plus encore, cet éveil rejoint la pensée de Winnicott : Pilar passe du “faux self”, celui qui obéit aux normes sociales au “self véritable” qui ose ressentir, aimer, dire « je veux ». C’est une conquête de soi. Philosophiquement enfin, cet éveil incarne la réconciliation de l’être avec sa propre nature : celle qui désire, qui aime, qui prie, qui vit. Pilar ne choisit pas entre Dieu et l’amour ; elle choisit un Dieu qui inclut l’amour, et un amour qui élève l’âme. Le désir devient ainsi un sacrement secret, une voie d’émancipation, une rituel intime, où le féminin se redresse, entier, libre, incarné.

2.4 – Spiritualité incarnée : corps, terre et sacré

Au fil de son parcours initiatique, Pilar découvre une spiritualité qui ne se définit plus par la transcendance abstraite, déconnecté de la réalité, mais par l’expérience immédiate et sensible du monde. L’un des moments fondateurs de cette révélation se cristallise dans une scène à la fois simple et puissamment symbolique :

« Regarde la terre qui nous entoure, m’a-t-il dit. Couchons-nous sur le sol pour sentir battre le cœur de la planète. ⁶¹ » Ce geste d’abandon au sol ne se réduit pas à un acte poétique ou romantique ; il constitue un rite de réintégration. En s’allongeant sur la terre, Pilar renoue avec ce que Mircea Eliade appellerait « l’axis mundi », le centre sacré du monde, là où l’humain, la nature et le divin communiquent. C’est une réinscription du corps dans le tissu vivant du cosmos. Loin des cloîtres et des dogmes, cette spiritualité est immédiate, organique, intime.

Cependant, ce retour à la Terre-Mère peut être lu comme une plongée dans l’archétype du Féminin originel tel que le décrit Jung : la terre comme matrice, comme source, mais aussi comme puissance. En se connectant à elle, Pilar ne fuit pas son corps — elle y entre pleinement. Le sacré, ici, ne descend pas du ciel : il monte du sol. Il bat sous la peau du monde. Ce moment signe un basculement fondamental dans la conception de la foi chez Pilar. Elle ne prie plus pour s’élever au-dessus de la condition humaine ; elle prie pour l’habiter, pleinement. Sa spiritualité devient terrestre sans être ordinaire, sensuelle sans être impure, enracinée dans la matière sans cesser d’être ouverte à la transcendance. Elle découvre que le divin ne parle pas uniquement dans le silence des églises, mais dans le bruissement de la rivière, le frisson du vent, la chaleur de la peau. C’est une spiritualité incarnée.

⁶¹ Op.cit. Paulo Coelho, p.53

Ainsi, ce renversement s'inscrit dans une critique implicite du dualisme logique qui a séparé le corps et l'âme, la nature et la culture, la femme et le logos. En se couchant sur la terre, Pilar rejette cette division. Elle entre dans une logique de réconciliation. Elle incarne cette "pensée de la totalité" que cherche à restaurer toute démarche initiatique : réunir ce qui a été séparé. Dans cette optique, le corps devient un lieu sacré. Il n'est plus ce lieu de faute ou de tentation, comme l'a imposé l'imaginaire chrétien patriarcal, mais le lieu d'une révélation. Le sacré ne se manifeste plus contre le corps, mais dans le corps. Cela se voit également dans une autre scène centrale du roman, lorsque Pilar ressent un mouvement profond de prière : « *J'ai ressenti un désir intense de prier, et c'était la première fois que cela se produisait depuis que je m'étais écartée du chemin de la foi*⁶². »

Le désir et la foi s'entrelacent ici. Cette prière n'est plus un acte imposé par une institution, mais un mouvement spontané du cœur. Elle ne vient pas d'un ordre extérieur, mais d'un besoin profond, organique, intérieur. C'est le signe d'une foi retrouvée, mais surtout recrée, une foi incarnée, vécue dans la chair et l'émotion. Cette scène marque aussi la réconciliation avec la figure de Marie, non plus comme symbole inaccessible de pureté, mais comme femme ayant connu la douleur, l'exil, la solitude. Pilar dit : « *Cette femme qui a dit oui quand elle aurait pu dire non [...] et dans ce cas, l'ange serait allé en chercher une autre*⁶³. »

L'humanité de Marie, son choix libre, son destin assumé. En reconnaissant cette dimension humaine, Pilar reconnaît en elle-même la possibilité d'une foi incarnée, active, courageuse. Elle découvre une divinité qui ne s'impose pas, mais qui attend une réponse libre. Cette reconnaissance d'une volonté féminine dans l'histoire divine est capitale : c'est une redéfinition du sacré, non plus comme loi verticale, mais comme appel intérieur.

À travers ces scènes, le roman montre que le miracle n'est pas un événement extraordinaire, mais une présence renforcée au réel. Le sacré se révèle à celui qui sait voir, sentir, écouter. Et cela, Pilar ne l'apprend pas dans un dogme, mais dans l'expérience directe, dans le silence, la nature, le regard de l'autre, et surtout dans son propre corps. La spiritualité qu'elle incarne devient un acte de présence au monde. Elle est désormais capable de dire, non pas "je crois en Dieu" au sens dogmatique, mais : je suis en lien avec le vivant. Cette spiritualité est un langage du corps, de la peau, du souffle ; un "oui" prononcé au monde malgré la douleur. C'est une foi qui n'a plus peur du doute, ni du désir, ni du silence.

⁶² Op.cit. Paulo Coelho, p.107

⁶³ Ibid. p. 107

Ainsi, Pilar devient elle-même un “lieu” du sacré. Elle n’a plus besoin de temple. Son temple, c’est elle. Et c’est peut-être là que réside le vrai miracle du roman : non pas la guérison spectaculaire opérée par l’homme, mais la métamorphose intérieure d’une femme qui, en s’allongeant sur la terre, devient enfin entière. Un être cosmique, relié à tout, par tout, dans tout.

3 – L’expérience du miracle : foi, prière et présence mariale

Le basculement spirituel de Pilar dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j’ai pleuré* ne survient ni dans l’enthousiasme spectaculaire, ni dans la dévotion dogmatique. Il s’initie dans un moment d’abandon intérieur, où le doute n’est pas effacé, mais traversé. La scène centrale de cette métamorphose s’incarne dans le retour spontané à la prière : « *J’ai ressenti un désir intense de prier, et c’était la première fois que cela se produisait depuis que je m’étais écartée du chemin de la foi.* ⁶⁴ »

Ce “désir” de prier n’est pas la reproduction d’un rite hérité, mais une nécessité vitale, une remontée du fond de l’âme. Psychologiquement, c’est un acte de réintégration du Soi, selon la perspective jungienne : la prière n’est plus un devoir moral, elle devient un acte d’union, c’est-à-dire de lien restauré entre le moi blessé et l’archétype du sacré. Mais cette prière n’est pas adressée à un Dieu abstrait et lointain. Elle s’adresse à la Vierge, non pas comme figure figée de pureté, mais comme incarnation du courage dans la souffrance, de la fidélité silencieuse au destin : « *Cette femme qui a dit oui quand elle aurait pu dire non [...] et toute la douleur et toute la souffrance de son destin* ⁶⁵. »

À travers ce passage, Pilar réinterprète la figure de Marie, non plus comme un idéal inaccessible de perfection morale, mais comme une femme pleinement humaine, plongée dans les épreuves du réel : l’inconfort de la naissance, l’inquiétude maternelle et la solitude. Cette humanisation de la figure mariale permet à Pilar de s’y reconnaître : non pas dans une imitation aveugle, mais dans une connexion émotive existentielle. De plus, c’est une redéfinition du rapport au sacré. Ce n’est plus un sacré vertical et hiérarchique, mais un sacré traversé par la chair, la perte, la maternité et la foi sans certitude. En ce sens, cette expérience rejoint une mystique féminine incarnée, telle que décrite par des penseuses comme Julia Kristeva ou Luce

⁶⁴ Ibid. p. 107

⁶⁵ Op.cit. Paulo Coelho, p.107

Irigaray : une mystique du corps, de l'acceptation, de la vulnérabilité assumée comme source de puissance.

La répétition du *“Que Ta volonté soit faite⁶⁶”*, énoncée à travers les étapes de la vie de Marie, devient chez Pilar non pas soumission, mais accord lucide à la complexité de l'existence. Accepter la volonté divine ne signifie pas renoncer à soi, mais reconnaître que l'amour et la douleur, la foi et l'abandon, peuvent coexister dans une même vérité intérieure. Pilar prie : *« Que Tu comprennes mon amour, parce que c'est la seule chose qui soit vraiment à moi, la seule chose que je pourrai emporter dans l'autre vie. ⁶⁷»*

L'intégration ultime du parcours initiatique : ce que Pilar offre à Dieu n'est pas sa soumission, mais son amour. Cet amour transformé, purifié, traversé par le doute, la solitude, et le renoncement. L'amour devient sa seule richesse, son seul bien véritable. En termes psychanalytiques, on pourrait dire qu'elle a accompli le passage du « moi social » au « moi essentiel », du désir d'être aimée au pouvoir d'aimer.

Enfin, le miracle ne réside pas tant dans les guérisons physiques que dans la transformation du regard. La véritable guérison, c'est celle de Pilar elle-même : guérie de la peur, de la séparation entre foi et désir, de l'image figée de la femme qu'on lui avait imposée. Elle est désormais capable de croire autrement, de prier sans honte, de désirer sans se trahir. Elle devient, au sens fort, un sujet spirituel.

Cette renaissance intérieure, vécue dans le silence d'un sanctuaire, au pied de la Vierge, fait écho à l'expérience mystique telle que décrite dans les traditions initiatiques : un retour à l'essentiel, une union entre l'intérieur et l'extérieur, entre le terrestre et le céleste. C'est à ce niveau que le miracle advient : non pas dans l'inversion des lois naturelles, mais dans la révélation que le divin peut s'exprimer à travers l'humain, dans ses doutes, ses douleurs, son amour et son courage.

Ainsi, Pilar ne devient pas sainte. Elle devient vivante. Elle ne monte pas vers Dieu ; elle l'accueille en elle. Et dans cette capacité nouvelle à porter le divin sans fuir le réel, elle accomplit pleinement son initiation. Elle incarne une spiritualité féminine libre, incarnée, et ouverte sur l'universel.

⁶⁶ Op.cit. Paulo Coelho, p. 108-109

⁶⁷ Ibid. p. 109

3.1. Le don de la guérison

Le don de la guérison fait partie intégrante du féminin sacré car l'accent n'est pas seulement mis sur « la transformation intérieure » ou sur un pouvoir de guérison religieux, il représente une voie d'initiation intérieure, un processus d'individuation au sens jungien, c'est-à-dire la conquête de soi par la traversée des zones obscures du psychisme. À travers le personnage du guérisseur (l'ami d'enfance de Pilar), Paulo Coelho met en scène une figure ambivalente : il est à la fois porteur d'un savoir mystique, marginalisé par la tradition religieuse, et vecteur d'un pouvoir symbolique encore structuré selon des schémas patriarcaux. Son rôle consiste à éveiller Pilar à une spiritualité intuitive et sensible, mais il conserve la posture du maître, du « détenteur » du savoir, face à une Pilar encore en position d'élève, réceptrice d'une parole. C'est précisément cette tension que l'on retrouve dans l'analyse de Marie-Louise von Franz, pour qui le féminin accompli ne se définit ni par la soumission à un pouvoir masculin, ni par la possession d'un savoir intellectuel, mais par un travail de jugement intérieur et d'accueil des zones d'ombre. La guérison véritable, écrit-elle, ne s'obtient que par un long processus de croissance psychique, souvent invisible, lent, intime, enraciné dans l'ombre et la douleur :

Il y a des choses sur lesquelles on ne peut même pas se questionner soi-même et qu'il faut laisser dans le clair-obscur pour ne pas les violer, les flétrir, les tuer. Comme le papillon dans le cocon, certains aspects secrets de l'âme ne peuvent se développer que dans le sein de l'obscurité... ⁶⁸» Note de lecture *La Femme dans les contes de fées*, de Marie Louise Von Franz, Lecture faite par Claudia Samson, p. 163.

Ce passage éclaire la posture de Pilar, dont le chemin de guérison passe moins par l'acquisition de connaissances que par l'acceptation progressive de ses blessures, de ses larmes, de son manque d'amour et de sa peur de s'abandonner. Le féminin sacré, tel que Coelho le suggère, n'est pas un don spectaculaire : c'est un pouvoir silencieux, cyclique, capable de contenir sans écraser, d'aimer sans dominer. Pilar, en pleurant au bord de la rivière, ne guérit pas en prononçant une formule, mais en plongeant dans l'élément liquide, symbole de l'inconscient et de la mémoire matricielle, pour y retrouver un lien perdu avec elle-même.

D'un point de vue psychologique, la guérison ne réside donc pas dans l'intervention extérieure du guérisseur, mais dans le travail intérieur qu'elle effectue sur elle-même. Elle

⁶⁸ Art.cit https://hommes-et-faits.com/Livres/Cs_Femme_MlvF.html Note de lecture *La Femme dans les contes de fées*, de Marie Louise Von Franz, Lecture faite par Claudia Samson, p. 163

accepte le doute, elle traverse l'incertitude, elle se confronte à ses désirs et à ses résistances. Comme le souligne von Franz, ce processus nécessite la reconnaissance de l'ombre, cette part méconnue ou refoulée de nous-mêmes qui, lorsqu'elle est intégrée, devient une force de transformation : « *L'acceptation de l'ombre (ou côté sombre des dieux et déesses), part d'ombre dans les mythes, émotions violentes, dépression, souffrance sont des moments nécessaires à l'évolution*⁶⁹. »

De plus, cette vision rejoint les grandes traditions mystiques où la souffrance n'est pas un échec, mais un passage. Elle rappelle aussi la figure du Christ guérisseur, qui ne soigne pas sans douleur, et dont chaque miracle est précédé d'un acte de foi, d'un effondrement, d'une parole muette. Dans le roman, lorsque le guérisseur affirme : « *La vérité se trouve toujours là où existe la foi* » il fait écho à une spiritualité qui ne sépare pas le divin de l'humain, ni le pouvoir de la fragilité. Pilar doit croire, non pas en lui, mais en ce qu'elle porte déjà en elle. C'est précisément ici que se manifeste la profondeur du féminin sacré : il ne s'agit pas d'un pouvoir que l'on donne, mais d'une puissance que l'on réveille. Von Franz parle de cette sagesse comme d'une force subtile, capable de discerner l'essentiel, enracinée dans la cyclicité de la nature : « *Relié à la nature, au divin, à l'humanité, l'être humain doit respecter les limites que lui confère sa place ainsi qu'accepter toutes les facettes, les mystères liés à la nature. Cela nécessite de trouver sa propre nature.* ⁷⁰»

Dans le roman, cette quête de « nature » se traduit par le lien profond entre Pilar et la rivière. Elle y jette ses larmes, elle y puise ses silences, elle s'y reflète. C'est dans cette plongée symbolique qu'elle commence à se guérir, non par l'action d'un autre, mais par une réappropriation de son propre être. Ainsi, *Sur le bord de la rivière Piedra...* propose une conception profondément symbolique de la guérison, où le féminin n'est ni passif ni hystérisé, mais porteur d'un pouvoir d'intégration psychique. Pilar, en habitant ses contradictions, en acceptant sa douleur, en reconnaissant ses désirs, devient elle-même guérisseuse – non pas pour les autres, mais pour elle-même. La véritable guérison, nous dit Coelho en écho à von Franz, commence là où l'on cesse de fuir son ombre, et où l'on accepte de la transformer en lumière. À plusieurs reprises, elle se sent tiraillée entre son besoin d'indépendance et son admiration pour le savoir occulte de son guide :

Le mystère de la vie me fascinait, a-t-il poursuivi. Je voulais mieux le comprendre. Je suis allé chercher des réponses là où je pensais que quelqu'un les détenait. En Inde,

⁶⁹ Ibid., p. 163

⁷⁰ Ibid., p. 168

en Egypte. J'ai connu des maîtres de la magie et de la méditation. J'ai vécu au côté d'alchimistes et de prêtres. Et j'ai découvert ce que j'avais besoin de découvrir : que la vérité se trouve toujours là où existe la foi⁷¹.

Ce témoignage évoque un voyage spirituel universel, une quête de savoirs oubliés, longtemps associés à la figure de la sorcière ou de la prêtresse dans les traditions anciennes. Ce retour aux sources rejoint les thèses développées dans les études sur le sacré féminin : le savoir guérisseur fut longtemps détenu par les femmes avant d'être diabolisé par les institutions patriarcales. Selon l'article universitaire sur le féminin sacré, la chasse aux sorcières au Moyen Âge visait justement ces femmes porteuses de savoirs intuitifs, médicaux ou rituels. Le guérisseur de Coelho hérite de ce double héritage : il est à la fois l'initié d'une spiritualité marginale et un homme resté dépendant d'un schéma patriarcal. Il guide Pilar, mais demeure aussi celui qui « détient » le savoir.

Ainsi, l'héroïne peine à sortir de sa posture de réceptrice. L'acte de guérir, tout en étant sacré, devient aussi un enjeu de pouvoir. La scène dans laquelle un homme guéri remercie le prêtre est parlante : « *Le jeune homme a guéri mon mari. — C'est la Sainte Vierge qui l'a guéri, a-t-il répondu. Lui n'est qu'un instrument.* ». Le refus du prêtre de reconnaître pleinement le don du guérisseur révèle la tension entre spiritualité libre et dogme religieux. La guérison est attribuée à la Vierge – figure féminine canonisée – mais le guérisseur demeure sous tutelle, ni tout à fait prophète, ni pleinement prêtre.

Par ailleurs, l'un des grands enjeux symboliques du roman réside dans cette idée que l'amour pourrait faire perdre le don : « *Mon don ira à quelqu'un d'autre ; il ne se perd jamais*⁷². ». L'amour d'une femme semble menacer la vocation spirituelle. Cette vision n'est pas nouvelle, dans de nombreuses traditions, la femme est représentée comme tentatrice, obstacle à une maîtrise de soi. Mais Coelho vient nuancer cette idée : Pilar, par son amour, ne détruit pas le don — elle en révèle la véritable nature. Elle ne détourne pas son compagnon de sa mission, elle l'invite à l'incarner autrement. Ainsi, ce don de la guérison, longtemps perçu comme pouvoir divin masculin, trouve ses racines dans une énergie plus ancienne, féminine, fluide et intuitive. Il est visible au pouvoir de la Déesse dans les traditions païennes : un pouvoir qui guérit en touchant le cœur, en épousant les souffrances, en les transmutant.

Le risque de perdre ce don en s'abandonnant à l'amour de Pilar, d'ailleurs le prêtre cherche à la dissuader d'aller plus loin dans sa relation au risque de le faire éloigner de sa

⁷¹ Op.cit. Paulo Coelho, p102

⁷² Op.cit. Paulo Coelho, p.204

mission divine. La femme ne paraît pas dans un premier temps comme un auxiliaire de l'homme, mais comme un obstacle à son épanouissement spirituel. Pourtant elle assiste aux miracles que son compagnon opère dans une forme d'exclusion communautaire qui rappelle les pratiques de l'église évangélique aux États-Unis. Ceci-dit, au moyen-âge, les femmes ayant le don ou la savoir de la guérison, étaient pourchassées par la justice religieuse en tant que sorcières. C'est l'une des séquelles de cette tradition qui a tenté de contrecarrer le potentiel et toute forme de spiritualité féminine à l'exception des Saintes déclarer par l'Institution religieuse.

3.2 – Le miracle silencieux : vers une femme cosmique

Le point d'aboutissement du parcours initiatique de Pilar ne se limite pas à une transformation individuelle ou affective. Il s'élargit à une perspective spirituelle universelle, à une compréhension élargie de l'existence humaine comme participation active à un équilibre invisible mais réel : celui du monde spirituel. Dans l'une des déclarations les plus révélatrices du roman, le guérisseur exprime cette vision :

J'essaie de dire qu'il y a un plan, une bataille entre les anges, et que nous sommes tous impliqués dans cette lutte ; que, lorsqu'un certain nombre de personnes auront assez de foi pour changer ce décor, toutes les autres – dans tous les lieux de cette planète – recevront les bienfaits de ce changement⁷³.

La trajectoire personnelle de Pilar dans une dimension cosmique : l'initiation n'est pas une quête solitaire, mais un acte de résonance spirituelle. Chaque être humain, en s'éveillant à sa vérité intérieure, contribue à une dynamique invisible de guérison du monde. Le miracle ne réside donc pas seulement dans des événements surnaturels ponctuels, mais dans la puissance silencieuse d'un cœur transformé. Dans cette perspective, Pilar incarne ce que Jung appellerait un archétype vivant : celui de la femme totale, ou femme cosmique. Elle a traversé les ténèbres de l'angoisse, le conflit entre foi et désir, la solitude de la décision, pour accéder à une forme de sagesse incarnée, intérieure, agissante. Elle n'est plus l'élève docile du début du roman. Elle n'est pas non plus une mystique désincarnée. Elle est celle qui aime et qui croit malgré la souffrance, et c'est précisément cette foi enracinée dans la chair, dans l'histoire, dans l'épreuve, qui devient guérison pour elle-même, mais aussi pour les autres.

⁷³ Op.cit. Paulo Coelho, p. 170

De plus, ce passage reflète une vision intégrale de l'être humain : l'individu n'est pas séparé du monde. Chaque geste de foi, chaque pensée d'amour, chaque choix sincère exerce une influence subtile, mais réelle, sur le tissu du réel. C'est là une reprise moderne de l'idée antique selon laquelle l'être humain peut être miniature en harmonie avec la totalité cosmique.

Le miracle, dans ce cadre, n'est plus un fait spectaculaire, mais une métamorphose intérieure. Il est silencieux parce qu'il se produit dans les profondeurs de la conscience, là où aucun regard ne peut le mesurer, mais où tout l'être se réoriente. Pilar ne guérit pas par des paroles, ni par des dogmes : elle guérit par sa présence, par la densité de sa traversée intérieure, par l'authenticité de son abandon. Elle devient ce que Maître Eckhart appelait "un lieu vide où Dieu peut se révéler".

Son "oui" à l'amour, à la foi, à l'épreuve, fait d'elle une nouvelle Marie, non pas vierge au sens littéral, mais vierge de toute soumission aux images imposées. En disant intérieurement : que Ta volonté soit faite, Pilar ne renonce pas à elle-même ; elle se donne à une mission plus vaste, à une appartenance universelle.

Ainsi, cette fin marque la réussite de son processus d'individuation. Pilar est devenue un sujet spirituel autonome, capable d'aimer sans se briser, de croire sans se soumettre, de souffrir sans se détruire. Elle devient femme cosmique parce qu'elle réunit en elle les polarités fondamentales : le masculin et le féminin, le ciel et la terre, le silence et la parole, la foi et le doute. Elle symbolise un équilibre intérieur qui se reflète dans l'ordre du monde.

Coelho donne ainsi corps à une vision profondément intégratrice de la spiritualité : une spiritualité libérée des dogmes, ancrée dans l'expérience, incarnée dans les relations humaines, et surtout, capable de transformer silencieusement le réel. Pilar ne parle plus. Elle rayonne. Elle n'enseigne pas. Elle témoigne. Et c'est cela, désormais, qui agit.

4 – Les symboles féminins et la spiritualité dans le roman :

Dans *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, Paulo Coelho utilise abondamment les éléments naturels comme symboles du sacré et du féminin. Ces symboles ne sont pas ordinaires : ils renvoient à une spiritualité ancienne au christianisme patriarcal, où le divin était souvent représenté sous une forme féminine, maternelle et nourricière. Des éléments qui participent dans le processus de différenciation et qui sont des symboles de totalité. Le but de l'évolution spirituelle est d'atteindre le stade de l'homme total ou de l'homme cosmique en harmonie avec les éléments de l'univers.

Dans une perspective jungienne et symbolique, les grands archétypes féminins sont souvent liés à la nature, à l'eau, à la terre, à la lune, à la nuit, autant d'éléments qui, dans *Sur le bord de la rivière Piedra...*, deviennent des lieux de passage et d'union cosmique. Ces symboles ne sont pas simplement décoratifs ou poétiques : ils incarnent la totalité intérieure vers laquelle tend l'héroïne. L'évolution spirituelle, selon Carl Gustav Jung, ne consiste pas à devenir "meilleur", mais à devenir entier, à réaliser la totalité de l'être en intégrant les polarités du soi. Cette quête se manifeste dans le roman par une plongée dans les éléments : eau, terre, vent, lumière, obscurité. Dès les premières pages, le motif de la rivière, symbole matriciel par excellence, s'impose comme l'élément fondamental du récit. La narration s'ouvre sur ces mots puissants : « *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré. La légende raconte que tout ce qui tombe dans les eaux de cette rivière [...] se transforme en pierres de son lit* ⁷⁴ ».

Cette image relie immédiatement les larmes, le corps, la mémoire et la pierre : le féminin n'est pas un simple sentiment, il devient une mémoire terrestre, transmutation alchimique du chagrin en sagesse. L'eau est le fluide de transformation, et la pierre l'aboutissement figé de l'expérience intérieure. C'est ici que commence le chemin vers l'unité, que Jung appelait le processus d'individuation.

La nature, omniprésente dans le récit, joue un rôle initiatique. Lors de leur promenade, Pilar et son compagnon contemplent une cascade mythique, "La Queue de cheval", et s'émerveillent devant « *l'arc-en-ciel dans la brume que produisent les grandes chutes d'eau* ». L'eau et la lumière fusionnent dans un phénomène naturel sacré. L'arc-en-ciel, souvent interprété comme pont entre les mondes, symbolise l'union des contraires : ciel et terre, matière et esprit, féminin et masculin. En accédant à la grotte cachée derrière la cascade, les personnages accomplissent un geste traditionnel : celui de descendre en soi-même, comme dans un utérus symbolique, pour renaître. Cette plongée dans les éléments est aussi un geste de réappropriation. Pilar déclare :

L'eau est le symbole du pouvoir de la femme, le pouvoir qu'aucun homme — pour éclairé, pour parfait qu'il soit — ne peut espérer atteindre. », « Je m'imagine dans l'eau, au creux du ventre maternel, où le temps ni la pensée n'existent.⁷⁵

Ces mots marquent une rupture avec le savoir masculin. Pilar n'attend plus que son ami guérisseur lui transmette un savoir venu d'en haut. Elle plonge littéralement dans le corps de la Terre, dans cette dimension matricielle où l'esprit et le corps ne font plus qu'un. Elle y retrouve

⁷⁴ Op.cit. Paulo Coelho, p.17

⁷⁵ Op.cit. Paulo Coelho, p.82

le rythme archaïque du vivant, celui des cycles, de la fertilité, de la lune et des marées. Ce n'est plus la parole, mais l'expérience sensorielle, qui mène à la révélation.

Ce lien avec la nature rejoint la pensée de Jung, pour qui la réalisation de soi passe par l'union avec les archétypes collectifs, souvent associés à la Terre Mère. Le féminin sacré n'est pas ici un principe mystique désincarné, mais un attachement. Cela transparaît lorsque son ami lui dit : « *Regarde la terre qui nous entoure [...]. Couchons-nous sur le sol pour sentir battre le cœur de la planète* ⁷⁶ ». Ce cœur de la planète, ce battement souterrain, est un rappel que le divin n'est pas uniquement céleste, mais aussi présent, vibrant dans les entrailles du monde. Le message de Coelho rejoint ici celui de la mystique chrétienne médiévale (comme Hildegarde de Bingen ou Thérèse d'Avila), pour qui le divin se trouvait dans le corps, dans la nature, dans la vibration de toute chose vivante.

Enfin, dans le silence de la nuit, un autre symbole majeur apparaît : la lune, absente de la narration directe, mais présente en creux dans l'imaginaire féminin et les cycles évoqués par le passage du temps, la créativité, et les phases de transformation. Les larmes de Pilar versées dans la nuit d'hiver, « *mêlées aux eaux glaciales qui coulent devant moi* ⁷⁷ », sont l'écho de la mer intérieure qu'elle traverse, lune et eau étant liées dans toute la tradition symbolique.

Le parcours de Pilar est donc une traversée alchimique : de la pierre à l'eau, de l'intellect à l'intuition, de l'image figée de la femme chrétienne à l'union vivante avec la nature. Cette évolution vers un être total, ce que Jung appelait l'homme cosmique, consiste à harmoniser tous les éléments : « le feu du désir, l'eau des émotions, la terre de l'enracinement, et l'air de la prière silencieuse. » En ce sens, *Sur le bord de la rivière Piedra...* est une œuvre profondément spirituelle, mais non religieuse au sens institutionnel : elle célèbre le sacré intérieur, incarné, vivant ; celui qui fait de la femme non pas un objet du divin, mais un lieu du divin.

⁷⁶ Op.cit. Paulo Coelho, p.53

⁷⁷ Ibid. p. 17

Conclusion générale :

L'analyse du roman *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré* de Paulo Coelho nous a permis d'entrer dans un univers littéraire et symbolique où la spiritualité se conjugue au féminin, dans un mouvement de questionnement, de rupture et de réconciliation. À travers le parcours initiatique de Pilar, c'est toute une remise en cause des structures religieuses traditionnelles qui se dessine, en particulier de la représentation patriarcale du divin et de la place inférieure assignée aux femmes dans le champ du sacré.

Au fil de cette recherche, on a mis en évidence comment le récit s'ancre dans une tension entre deux modèles spirituels : d'une part, un christianisme institutionnalisé, masculin et hiérarchisé, où le pouvoir spirituel est monopolisé par des figures masculines ; d'autre part, une voie plus intérieure, intuitive et incarnée, qui fait appel à une mémoire archaïque du féminin sacré. Le roman ne se limite pas à dénoncer l'exclusion des femmes du domaine religieux ; il cherche à ouvrir un espace de réappropriation du divin par et pour le féminin, à travers une spiritualité enracinée dans la sensibilité, la nature et le corps.

Le premier chapitre a permis de montrer que, malgré la prétendue valorisation du féminin sacré, la structure initiatique du récit demeure marquée par un modèle traditionnel : Pilar reste dépendante du savoir et de l'autorité de son ami guérisseur, figure masculine investie du pouvoir spirituel. Cette configuration rappelle la manière dont, dans l'histoire chrétienne, les femmes ont souvent été placées en position de réceptivité plutôt que la capacité d'agir. À partir des apports de Michel Foucault, Donald Winnicott, Julia Kristeva et Simone de Beauvoir, on a pu éclairer cette tension entre soumission et émancipation, entre discours institué et expérience subjective.

Le second chapitre s'est attaché à analyser le processus de transformation intérieure de Pilar, en tant que trajectoire de déconstruction des exigences religieuses et culturelles. Son itinéraire révèle une lente transition vers une spiritualité qui n'est plus reçue de l'extérieur, mais forgée à partir de l'écoute de soi, du silence, du lien à la nature et aux symboles universels du féminin. L'eau, la lune, la terre deviennent les médiateurs d'une réconciliation entre le corps et l'esprit, entre amour et transcendance. Pilar ne rejette pas le masculin, mais elle cesse de s'y soumettre : elle découvre que sa propre voix peut être un lieu de vérité, que la foi peut être vécue sans renoncement à soi.

En ce sens, le roman de Coelho ne propose pas une spiritualité dualiste ou dogmatique, mais une vision fluide, ouverte, où le féminin et le masculin sont appelés à dialoguer dans une

dynamique d'équilibre et de complémentarité. Ce qui se joue à travers l'histoire de Pilar, ce n'est pas seulement une quête amoureuse ou mystique, mais une tentative de refonder le lien au sacré à partir d'un autre imaginaire : un imaginaire qui inclut la vulnérabilité, le désir, l'intuition, la mémoire du corps et de la Terre.

Cette étude nous conduit à reconnaître que la spiritualité féminine telle qu'elle émerge dans *Sur le bord de la rivière Piedra...* ne peut advenir qu'à travers une rupture progressive avec les cadres imposés par la tradition. Il ne s'agit pas simplement d'ajouter des figures féminines aux ensembles des croyances divines, mais de repenser le rapport au divin dans sa globalité, en l'ouvrant à d'autres formes d'expérience, de langage et de savoir. Pilar devient alors la figure d'un sujet en construction, capable de s'éloigner des modèles hérités pour inventer un chemin propre, enraciné dans une spiritualité plus libre, plus incarnée et plus humaine.

À travers l'étude croisée de la narration, des symboles et des références théoriques, ce mémoire a voulu montrer que la réhabilitation du sacré féminin n'est pas un retour nostalgique à un passé perdu, mais un geste créatif, qui engage autant la pensée que l'intime. En cela, l'œuvre de Coelho trouve une résonance profonde avec les interrogations actuelles sur le genre, la religion et l'émancipation spirituelle. Elle propose une voie possible vers un sacré réinventé, où chaque être – femme ou homme – peut faire de sa quête intérieure un acte de réconciliation avec le monde, avec les autres, et avec soi-même.

Bibliographie :

1- Ouvrage étudié :

[1] Paulo Coelho, *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, J'AI LU, 87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris, P.81)

2- Ouvrage consulté :

Carl Gustav Jung, *Essai d'exploration de l'inconscient*, p. 164-165, (version epub).

Carl Gustave Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, p. 505

Christine de Pizan, *La Cité des Dames*, (1405)

Histoire de la sexualité 1, Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Gillimard, p. 51, (version epub).

Jessica Choukroun-Schenowitz, *La jouissance féminine et le maternel en question* (2021), p. 570, (version PDF)

Le Deuxième Sexe, Simone de Beauvoir, t. II, « L'expérience vécue », Gallimard, 1949

Le Génie féminin (1999), Julia Kristeva, p. 9, (version epub)

Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Freud Sigmund, PUF, 1933, p. 199 (version epub)

Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975, p. 193-194, (version epub)

3- Sites consultés :

Le sang et l'eau coulaient : devenir nouveau grâce à l'imagerie féminine de la rédemption :

<https://www.cbeinternational.org/fr/ressource/1%27eau-du-sang-coulait/>

Note de lecture *La Femme dans les contes de fées*, de Marie Louise Von Franz, Lecture faite par Claudia Samson, p. 163 : https://hommes-et-faits.com/Livres/Cs_Femme_MlvF.html

Poème Ève et Marie, Corneille : https://www.poesie-francaise.fr/pierre-corneille/poeme-eve-et-marie.php?utm_source=chatgpt.com